

ABONNEMENTS: France. 6 mois, 6 fr.; 1 an, 12 fr. Extérieur. 6 mois, 9 fr. ; 1 an. 18 fr. Chèque postal Colomer 724-45.

Journal d'action révolutionnaire

Hebdomadaire, paraissant le Samedi



de culture individualiste



Rédaction et Administration : 259, Rue de Charenton, 259 PARIS

sous la direction d'André COLOMER

# LE FASCISME et les POLITICIENS

Voici, pour l'individu, dans ce | du labeur, en un mot toutes les focpays, l'aube de temps meilleurs : les vives du pays. » l'Etat français est en faillite.

Comme Stirner, je me réjouis en entendant les cloches qui sonnent la l'usage des petits bourgeois de Paris. mort de ma patrie : le glas funèbre se transforme en carillon de naissance. Enfin l'individu va-t-il vivre sur les ruines de la nation!

La France s'est ruinée de guerre. Pour lancer dans ses charniers de 1914 à 1919, les milliers et les milliers de jeunes corps, elle a, par ordre de ses gouvernements d'Union Sacrée et de Bloc National, épuisé toutes les réserves de sa banque, hypothéqué toutes ses terres et toutes ses industries, vendu ses ressources de commerce et de travail aux financiers d'Amérique. Elle s'est criblée de dettes, elle a desséché son crédit, et, lasse d'avoir fait fonctionner en vain la planche à billets, la voici ensevelie, étouffée sous l'amoncellement d'un papier-monnaie sans valeur - en pleine décomposition.

L'Etat français meurt de ses débauches de meurtre. Qu'il crève donc, le vieux sadique! Ainsi se vengent les millions de cadavres dont il se gorgea durant cinc ans. Et les morts du Riff y trouvent aussi leur compte.

Autour de la charogne les bêtes de proie accourent et se disputent.

Cette France pourrie ne nous tente pas. Rien ne vaut en elle pour l'individu qui ne veut connaître que conscience et utile production. Mais politiciens et exploiteurs, gens d'autorité et d'affaires croient pouvoir y trouver encore leur compte.

Patriotes et nationalistes, avides de conquérir le pouvoir s'organisent en « faisceaux ». Georges Valois et Taittinger passent la revue des « chemises bleues ». Daudet et Maurras préparent la convocation d'Etats généraux.

Cependant le fascisme ne possède pas, en France, cette unité de direction qui fit tout son succès en Italie. Où est le dictateur, l'aventurier à poigne, le sans-scrupules digne de jouer dans ce pays le rôle de Mussolini? Nous voyons de distingués parlementaires, de remarquables théoriciens, des pamphlétaires vigoureux - mais la tête du chef populaire ne se dresse pas au-dessus de toutes ces personnalités.

Daudet lui-même doute du succès d'une dictature personnelle. Et, dans l'Action Française du 24 novembre, il osait préciser son incrédulité en ces termes formels de désaveu à l'égard de ses confrères en fascisme:

Le dictateur, les chemises de couleur, l'homme providentiel, le pastiche mussolinien? Voulez-vous mon avis? Je n'y crois pas, dans notre pays et dans les conditions où nous sommes. J'ai déjà dit pourquoi. Je le répète. La dictature repose sur la popularité, j'entends la dictature crue, la dictature sans le Roi, le syllanisme. Or, la situation financière est telle que les mesures à prendre pour sauver le franc rendraient, en huit jours, le dictateur impopulaire. Il s'y briserait. Sans compter qu'on ne s'improvise pas dictateur et que la dictature, encore une fois, n'est pas un mandat. Ce qui est à la portée de tout le monde, c'est un ratage de dictature versant dans le tragique ou, sort pire, dans le comique.

Cependant Daudet préconise « un directoire, un groupement d'horames éprouvés, sachant ce qu'ils veu'ent et où ils vont — les hommes d'A. F. par exemple - auxquels vont s'adjoindre les grandes et sages compétences de l'industrie, du commerce,

Et voici le fascisme mis à la mode pleine collaboration ministérielle. française, un fascisme édulcoré à Pour une fois, je suis d'accord Pensez donc, « il ne s'agit pas ici de relle ou telle personnalité, ni d'une méthode fracassante, ni de paroles on l'air, ni de réserves d'armes, ni d'échauffourées, ni d'émeutes, ni de guerre civile »... Non, non... « Et qui pourrait souhaiter la guerre civile, quand la Patrie est devenue fragile et brisable! » Il ne s'agit que « d'un consortium de liquidateurs de bon sens, de courage et de bonne foi, consortium rassemblé, dans tous les milieux, sous la direction politique de l'A. F. »

Avec le peuple de France, il ne fait pas bon parler de coup d'Etat. Le souvenir des Napoléon fait écarter mage de la dictature comme un symbole de l'extermination. Mais au nom du « bon sens », du « courage » et de la « bonne foi », comme au nom de la « liberté » et de la « civilisation », que ne ferait-il pas, le bon peuple français ?

Léon Daudet le sait en novembre 1925, comme Poincaré ne l'ignorais pas en juillet 1914.

Avec de grands mots, au nom des principes qui lui confèrent le droit et en n'oubliant pas, non plus, de toucher la corde sentimentale, on peut lancer ces braves gens de citoyens aux pires aventures de la guerre ou du fascisme. Et c'est pourquoi je suis persuadé qu'il y a beaucoup plus à craindre de ce fascisme opportuniste et pépère préconisé aujourd'hui par Léon Daudet que du fascisme à tout casser des chemises bleues d'un Georges Valois.

Mais ne nous y trompons pas : ce directoire, ce « consortium de liquidateurs de bon sens, etc... rassemblé dans tous les milieux » — c'est la dictature du patronat qui s'organise ce pays.

Que va-t-on lui oposer ? Que se prépare-t-il de l'autre côté de la barricade, dans les partis qui se réclament du prolétariat.?

Eux aussi se disputent la charogne de la mère-patrie. Eux aussi convoitent les chères dépouilles de l'Etat.

Voici les socialistes. Il ne leur suffit pas d'avoir déshonoré l'idée d'Internationale Ouvrière en la faisant servir de parure au Bloc bourgeois des gauches. Après avoir soutenu de leur vote servile le pouvoir capitaliste ils veulent, à leur tour, goûter

de ce -pouvoir. Vont-ils, au moins, camper vigoureusement leurs ambitions? Tenteront-ils l'application de leur formule avec cette audace qui fait tourner les roues de la fortune irrésistiblement? Sur le fascisme réactionnaire oseront-ils poser la main de fer d'un ardent jacobinisme ? Seront-ils les dictateurs qui imposeront les grandes réformes du programme collec-"iniste?

Allons donc! Là aussi, comme dans les partis de droite, on cherche en vain la tête qui se sculpte en pleine histoire. D'excellents avocats, de savants comptables, de laborieux bûcheurs de thèses, des combinards de commissions parlementaires, tant qu'on en voudra - mais pas un chef capable de transformer la matière sociale.

Après dix-huit mois d'expérience radicale qui les ballotta lamentablement d'Herriot à Painlevé, les socialistes ne savent pas se ressaisir et rompre avec l'impuissante politique du Cartel. Leur opportunisme est in-

décrottable. Herriot revient et les voici à plat ventre. Ils connaissent, cependant, la politique molle du « grand Lyonnais ». Ils le savent hésitant et bonnasse comme un Louis XVI de la démocratie. Ils se souviennent du récent discours par lequel, au Conseil général du Rhône, il approuvait la campagne du Maroc. Ca ne fait rien. « Pour sauver la République », voici les socialistes en

avec M. Léon Bulby qui écrivait, dans l'Intransigeant du 26 novembre : « Car les politiciens ont peur même de l'ombre de leurs oreilles; ils ne retrouvent un peu d'audace que lorsqu'on les fait marcher en troupeau, en cartel, avec le fouet, le bâton et le chien. »

Il reste le parti communiste.

On sait combien nous pouvons, ici, faire crédit à ce parti qui nous semble être le seul capable d'un mouvement révolutionnaire. Nous n'oublions pas que, par la C. G. T. U., il renferme une indéniable force prolétarienne. Et rien ne nous découragera de soutenir les bolchevistes de France — tant qu'ils ne seront pas une force de gouvernement, tant que nous pourrons les considérer comme les désagrégateurs de l'Etat que nous subissons, comme les révoltés contre un ennemi commun : le maître ac-

Hélas! nous voici bien contraints de reconnaître que le Parti Communiste, par le récent manifeste de son Comité Directeur au sujet de la politique de son groupe parlementaire, rompt brusquement avec son passé révolutionnaire, inaugure une politique d'opportunisme et, tout comme les socialistes, s'intègre aux forces de l'Etat républicain.

Le Parti Communiste s'engage à faire voter ses représentants à la Chambre pour un ministère du Cartel qui se chargera de « défendre les modestes lois sociales et les quelques libertés républicaines que le prolétariat a conquises ».

Il va donc faire partie de la majorité démocratique qui se rend responsable du régime capitaliste. Il desolidement contre les travailleurs de vient, de ce fait, complice de l'Etat. Le Parti Communiste, en suivant une

nolitique, cesse d'être révolutionnaire.

Mais les ouvriers qui le composent approuveron-ils cette tactique ? Vont-ils, eux aussi, appuyer, soutenir, consolider le pouvoir d'un Herriot et d'un Paul-Boncour! Vontils replâtrer la vieille République croulante? Seront-ils bénévolement les derniers piliers de l'Etat bourgeois?

Les prolétaires communistes accepteront-ils de marcher « en troupeau, en cartel, avec le fouet, le bâton et le chien? »

Je ne le crois pas. J'ai trop confiance dans l'esprit libertaire qui, au fond, anime les exploités groupés dans la C. G. T. U. Et la grande majorité des adhérents du Parti Communiste n'ont déserté le vieux Parti Socialiste que par horreur et dégoût de cet opportunisme et de cette collaboration de classes que le Comité Directeur du P. C. voudrait, aujourd'hui, leur faire avaler.

La pilule est de taille. Elle ne passera pas facilement.

Les travailleurs ont l'intuition de la vérité révolutionnaire. Ils sentent bien que, contre le fascisme, il n'y a pas d'autres armes à employer que celles de la lutte des classes. Ils comprennent, mieux que leurs dirigeants de parti, qu'il n'y a rien à faire sur le vieux terrain de la politique.

L'Etat fait faillite Sa monnaie est dépréciée. Ses caisses sont vides. Les producteurs n'ont pas à ranimer le moribond, ils doivent, au contraire, l'achever, le piller, brûler le palais maudit de l'Argent et édifier la maison du Travail.

André COLOMER.

La baiance judiciaire penche terriblement... Les poids sont maquillés, et au fronton des édifices nationaux, un mot ricane : Egalité!

Las, mon cher vieux Truchet, tout est à redire! L'histoire recommence... ou du moins continue.

Pierson, Bierre, Vannier, 60 ans à peine à eux trois! Jeunessse! oui jeunesse élevée. dans les privations, les larmes, la misère... La misère atroce de cinq années d'immonde boucherie, jeunesse d'après-crime!

Un jour, un mirage s'empare de l'un d'eux, mirage? non! une image plutôt, oui, image de l'oisive élégance, image de la paresse débauchée des grands... des riches, des puissants! Eternelle histoire!

Avoir de l'argent... jouir... vivre sa vie! Et lui, le misérable prolo se voit déjà, lançant l'or à travers les fenêtres, jouissant, vivant enfin? Mais son travail ne lui permet pas cela. Alors?... Alors? ils vont être trois, possédés de cette idée fixe, trois gosses dont l'immonde société inégale et injuste, oh combien! a déjà perverti le cerveau, ils vont être trois à se lancer en de folles aventures au risque de se briser la tête.

Puis ici, ils sont deux, deux petits jeunes gens, l'un est fils de Monsieur de... vous savez, ce monsieur qui, durant la guerre, sut amasser une honorable fortune, et l'autre, secrétaire du Maréchal Foch! Des gens calés, enfin, des person-

Ces jeunes gens n'ont donc rien connu de la souffrance, leur nid était tiède et ils restaient au nid.

Lorsqu'ils avaient faim, hé mon Dieu, ils trouvaient fruits et gateaux à la maison... les autres devaient aller chercher dehors la maigre pitance. A l'âge de treize ans, alors que les trois

autres commençaient le dur apprentissage de producteur crève-la-faim, tous deux entrèrent au lycée pour continuer leurs études et parfaire leur éducation « civique et morale », afin de devenir des citoyens carrés et respectés dans cette République

Donc, à vingt ans, ces deux-là ont eu les moyens d'épuiser toute la gamme des plaisirs et des joies, à vingt-cinq ans, ils ont encore jolis rires et blanches mains.

Les autres, à dix-huit ans, ont déjà mains durcies, traits fatigués, fronts plissés et aux lèvres, oh rien!... un simple trait à chaque coin, stigmate de misère précoce!

Après quelques cambriolages, qui ne rapportèrent pas la forte somme, notre trio fomente un « coup » fameux. C'est l'attaque du bureau de postes de Cormeilles, chacun connaît l'histoire... mais il est bon de s'arrêter à un fait.

Le cambriolage est accompli, nos trois « bandits » sont prêts à battre en retraite emportant avec eux l'argent de l'Etat... Tout à coup surgit le facteur Porcherot, qui se met devant eux et les empêche de passer. Le facteur Porcherot! C'est symbolique!

Le facteur Porcherot, chaque jour exploité, ranconné, accablé d'impôts, se désigne bénévolement comme la victime imbécile de ce coup de force, dirigé contre cet incessant assassin : l'Etat!!

Un coup de revolver!... c'est fini : la société capitaliste a un crime de plus à faire peser sur sa conscience surchargée.

Dans un court de tennis ensoleillé, nos deux jeunes bourgeois oublient les fatigues... (lesquelles?) -assons!

La balle, capricieuse, va se loger dans le jardin voisin, lequel appartient à un brave homme d'employé du chemin de

Une fois... deux fois... la comédie embête notre homme, qui se fâche, et prévient nos deux inutiles qu'ils ne veut plus se déranger. C'est son droit strict. Mais il paraît que lorsqu'il s'agit de jeunes capi-talistes, dont l'un a l'honneur d'être secrétaire de soudard, il n'y a plus de droit possible pour un proletaire.

Ces « fils de famille » calés, raffinés, éduqués, saisirent notre homme... et froidement, simplement, l'assassinèrent « A COUPS DE PIEU!!! »

Et voici l'infâme comédie. Cour d'Assises... Justice emmitouflée dans le rouge et blanc, mais surtout dans

Verdict : les deux gentlemen, assassins par chic, meurtriers sans raison, sportifs du massacre sont acquittés.

Et les autres, les trois gueux, élevés dans le ruisseau, les mômes, qui n'ont connu dans leur enfance hasardeuse que souffrance et abandon, ceux qui ,dans la bataille, se sont heurtés à l'ennemi, au gardien stupide des jardins de l'or - ceux-ci sont-férocement condamnés : Pierson et Bierre à mort, Vannier au bagne perpé-

Je ne veux pas dire qu'on a eu tort d'acquitter les deux autres, non, je regrette de toutes mes forces la justice des hommes. Je dénie à un homme le « droit » de juger les autres.

Mais, tout de même, nous sommes là; devant deux faits, qui éclairent puissamment la pourriture de l'état social actuel. Décomposition !

Voici deux propres à rien et bons à tout qui s'octroient le pouvoir d'assassiner un homme chez lui, et sans pour cela être menacés le moins du monde.

Voici deux escarpes de la haute bourgeoisie, qui tuent, à coups de pieu, sauvagement, un employé de chemin de fer qui avait eu l'outrecuidance de protester lorsque le jou des deux bandits venait l'arracher à son repos. Ceux-ci sont acquittés. Et voilà de pauvres types, dont l'idéal

fut d'avoir un peu de cet or tant gaspillé par les autres, qui, en possession d'un butin ravi à cet Etat qui nous empêche de vivre, se voient arrêtés bêtement par la zèle d'un esclave. Tragique idiotie!

Un éclair: la prison... des années sans air, sans soleil... L'homme est là qui bouche la porte. Ils ont le revolver en main... Le coup part... la liberté! Un mort, hélas!..

il y a crime. Mais vraiment, quels sont les plus coupables?

La balance judiciaire penche terriblement! Trop d'or d'un cote, voyez-vous, cela l'emporte sur les larmes et le sang. Démolir cette balance?... Oh oui! et de tout notre cœur!... Mais avant...

Tenez, j'ai rêvé d'un soir de révolution! C'était sur une place. Il y avait une grande cuve, et tout votre or, vos sales papiers bleus, cause de tant de crimes et d'iniquités, oui, tout cela flambait joyeusement ... et tout à coup, en nous retournant, nous vîmes votre palais, où vous découpiez la justice en tranches inégales, croûler, engloutissant avec lui, les valets de pied du capital, les larbins de la justice et les chiourmes de vos prisons!

Gabriel CORDOIN.

#### INSURGES CLUB DES

MARDI 1er DECEMBRE, à 20 heures 30 SALLE DE L'UTILITÉ SOCIALE

94, Boulevard Auguste-Blanqui (Métro Glacière) .........

# GRAND DEBAT CONTRADICTOIRE

Après le crime de Cormeilles-en-Parisis

Quel est le Coupable : La Société ou le Bandit? ORATEURS:

CAMPINCHI

Avocat de Pierson

André COLOMER

La contradiction courtoise est sollicitée

Participation aux frais: 1 ir. 50

# Deux 'faits sociaux'

La prostitution et le travail sont « deux faits sociaux », deux conséquences de l'organisation sociale. — Ils ont une commune origine, sont identiques quant à leur cause, mais leur effet respectif est apprécie diversement, selon notre conception personnelle de la Morale.

1° La prostitution — fait social — est vénale, dégradante pour celles et ceux

qui en vivent.

Ainsi la jugent tous les moralistes sociaux (religieux, laïques ou anarchistes). Ils considerent, en effet, que si la prostitution est une consequence de l'organisation sociale, elle ne sert nullement à en consolider l'édifice, mais, au contraire, ne contribue qu'à mettre en relief toutes ses hideurs, toutes ses turpitudes. - Done, il est naturel que la prostitution soit honnie de la morale, celle-ci n'étant, en réalité, que l'enseignement du respect des institutions sociales, le veritable soutien de l'autorité, le bandeau qui aveugle les esclaves.

Les révolutionnaires, eux-mêmes, ne jugent que d'après cette norme et cela ne nous fait pas entrevoir une révolution future bien libératrice, mais un simple changement de forme sociale.

La prostitution est la flétrissure de l'amour. Très exacte remarque! - Les religions et les préceptes sociaux ont toujours condamné l'Amour libre, ont prétendu le codifier, le réglementer; mais aujourd'hui, sur ce sujet tout au moins, nous sommes d'accord - penseurs libres et l anarchistes - pour reconnaître à l'individu le droit à sa libre expansion sexuelle. L'homme et la femme, pleinement égaux devant l'instinct naturel, peuvent le satisfaire comme il leur plait. L'amoralisme de nos anarchistes va jusque-là. C'est déjà quelque chose.

le droit de changer d'amant et de se livrer à la satisfaction de son désir comme il lui plaît, la seule chose, le point exact qui sépare l'amour de la prostitution, c'est la rétribution de l'acte, le salariat. La prostitution n'est donc qu'un amour factice, une besogne accomplie sans désir,

un travail paye. Que la prostitution ne soit pas une libération réelle et digne pour la prostituée, je ne le discute nullement; mais je tiens à préciser que la seule distinction exacte entre l'amour et la prostitution, c'est le salaire reçu par celle-ci, alors que celuilà est libre de toute contrainte sociale.

2° Le travail - autre fait social - est, certes, esclavage, mais n'est point avilissant si ce n'est pour l'exploiteur. Mais le travailleur qui le subit, ne peut en être qu'honoré. Le travail porte en lui sa rédemption, car il est véritable source de vie, une nécessité naturelle (1). Ainsi parlent tous les moralistes (religieux ou anar-

S'ils considèrent cette conséquence de l'organisation sociale comme noble et belle, c'est qu'elle constitue la base, la clef de voûte de l'édifice. Les religions l'ont sanctifié, les morales l'ont vanté comme une vertu et tous les politiciens - de tout acabit - ont toujours proné le travail et flatté le travailleur - car, sur son activité et sa soumission, repose tout l'organisme. - Mais ici, une simple remarque : Vous avez, tout à l'heure, fort bien distingué l'Amour - désir naturel, bel instinct de vie - et la Prostitution, l'acte salarié, pa-

rodie de ce beau geste. Pourquoi ne faites-vous pas la même distinction entre le travail-producteur, nécessité naturelle, instinct vital de l'être . et le travail-social, synthèse des gestes inutiles et même funestes accomplis pour salaire par obligations sociales? Que les moralistes et les prêtres prônent le travail actuel, soutien de leur société; que les aspirants au pouvoir flattent les déshérités, les travailleurs pour parvenir à leurs fins, ils sont logiques avec eux-mêmes; mais je ne comprends pas pourquoi ceux qui combattent les formes sociales actuelles ne veulent pas discerner entre le travail salarié - conservation de l'ineptie sociale - et la production basée sur l'utile, sur la salisfaction normale et saine de tous les besoins, de toutes les aspirations humaines.

Et là aussi, comme entre l'amour et la prostitution, le point de séparation c'est le salaire; c'est le geste accompli pour une somme débattue, sans plaisir, sans intelligence. Le travail social actuel est au noble geste de production, de bel effort humain pour la vie ce que la prostitution est au beau geste de satisfaction amou-

Le travail - tel que nous le concevons en une société libertaire - sera comme l'amour : une expansion, un besoin de vie, un riche don de soi qui, loin de nous amoindrir, nous rendra plus dignes et plus forts. Il n'y aura plus, alors, de salariat. C'est cela, c'est cet ignoble marchan-

dage, ce trafic qui déshonore l'amour et la production et les a fait descendre au rang de prostitution et de travail-esclave. Que les moralistes de toutes écoles méprisent la prostituée et encensent le travailleur, ceci est conforme à leurs intérêts

sociaux, mais - anarchiste - je meconnais toute morale collective et me base sur la logique, non pour juger, mais pour apprécier. Aussi, je ne méprise ni prostituée, ni

salarié du travail, mais je ne les encense pas davantage l'un ou l'autre. Ils ne sont que les accomplissants malheureux de deux « faits sociaux », tristes conséquences d'une indigne société.

Les flatteurs ne songent qu'à servir leurs ambitions d'avenir. Pour l'anarchiste, point n'est besoin de flatter quiconque sa seule ambition étant la possibilité de vivre pour l'individu hors de toute contrainte sociale et de toute règle morale. Done, luttons contre l'esprit de soumission du salarié, de tous les salariés s'ils sont actuellement contraints de subir le salaire, loin d'en être fiers, qu'ils en conçoivent au contraire toute la déchéance. Lorsque l'esprit humain, dégagé de vos conventions morales, aura acquis cette saine appréciation, à ce moment les salariés-esclaves seront bien prêts de devenir libres producteurs et les tristes prostituées libres amoureuses.

Albert SOUBERVIELLE.

Le travail pour le plaisir et le bonheur de produire, oui. Les travaux forcés pour ne pas

mourir de faim, non. (1) Du Libertaire, organe anarchiste.

## L'UTILE, COMMUNE MESURE

L'heure tardive m'ayant empêché dè prendre la parole, je vais exprimer ma pensée au sujet des objections qui ont été présentées à K. X. lors de la conférence de mardi.

Tout d'abord, je peux bien dire qu'il me semble que pas un seul contradicteur, pas même Colomer, qui a prononcé un fort intéressant discours que K. X. doit approuver pleinement, n'a saisi la pensée de K. X. Colomer avait l'air de le contredire et cependant il lui donnait raison! Alors, mesintelligence sur les mots? Je

le crois! K. X. aurait pu répondre immédiatement à Colomer : « Mais si les individus arrivent à réaliser un groupement harmonieux c'est que les gestes de chacun ne seront du'utiles à tous les autres. C'est justement que les humains auront choisi pour leurs relations cette commune me-

sure : l'utile, et c'est ce que je préconise. » En effet, je demande au camarade individualiste intégral : « Il y a dans la société des individus dont l'activité, transportée dans la société, est néfaste : patriotes, moralistes, savants, perfectionnant canons, fusils, etc., recherchant des explosifs, croyants, etc ...? En bons individualistes on devrait les laisser se développer? >

En bien! non, c'est là que les autres individus interviendront (c'est le social). Ils les empêcheront de nuire. Sur quoi s'appuiera alors l'ensemble des individus pour agir ainsi? Sur la commune mesure:

K. X. ne nie pas, commeje l'avais cru moi aussi, à la lecture de certains de ses articles, le sentiment, l'art. Les manifestations du sentiment sont des faits qui relevent de la science.

L'orateur qui a montré que des peintres et des musiciens avaient favorisé le Donc toute semme ayant naturellement | développement de notre vue et de notre ouie a donné encore raison à K. X. qui soutient qu'en prenant l'utile comme commune mesure dans les relations humaines on arrivera à créer l'harmonie.

Un individu doit se développer intégralement, K. X. le reconnaît. Tant que ses gestes n'ont d'action que sur lui-même, ses voisins n'ont pas à s'en préoccuper, mais le jour où son activité s'extériorise, s'il veut contribuer au bonheur de tous il doit penser à la commune mesure et n'avoir en vue que l'utile. Dans l'intérêt de l'harmonie, les autres peuvent lui interdire toute autre manifestation. En réalité, dans leur intérêt propre.

Sans cela, l'activité néfaste de nombreuses individualités déchaînées conduira fatalement à des catastrophes telles que nous en voyons à l'heure actuelle.

C'est l'artiste, l'intellectuel, en tant qu'orientateur agissant sur le mouvement humain sans tenir compte de la commune mesure que K. X. veut supprimer. Et c'est en effet la seule façon de réaliser l'harmonie dans l'humanité. Pour réaliser la société dont a parlé Colomer, c'est justement cet enseignement de K. X. qu'il faudra suivre. Impossible autrement.

Et c'est en étudiant le mouvement humain à la lumière des diverses disciplines de la science, ainsi que K. X. paraît l'avoir fait, qu'on arrive à avoir une idée assez nette du moyen de réaliser l'harmonie parmi les humains.

Le mêtre est un symbole. Dans les relations entre les individus, la commune mesure c'est l'utile.

Mais, dira-t-on, le croyant soutiendra que c'est l'amour de Dieu; le patriote, le la patrie. Les crimes innombrables commis en leur nom suffisent pour nous persuader qu'ils sont dans l'er-

Un contradicteur a dit : « Galilée a fait de la science, et cependant on a versé ensuite beaucoup de sang en son nom. » Le sang a été versé par des individus qui, contrairement à Galilée, n'ont pas accepté l'utile comme commune mesure.

Quand on croit que les philosophes et les moralistes ont fait faire des progrès à l'esprit humain, on se leurre.

Est-ce que nous ne discutons pas encore sur les mêmes sujets que les philosophes de l'antiquité. Nous ne faisons que présenter sous une autre forme les mêmes problèmes et c'est tout.

Ceux qui ont le plus fait pour l'évolution humaine, ce sont ceux qui ont instruit et éduqué les jeunes individus innombrables.

La science apportant des faits nouveaux, expliquant des phénomènes qui paraissaient incompréhensibles nous a réellement fait évoluer en facilitant notre lutte avec les éléments naturels.

Il y a bien entendu des savants qui n'ont pas voulu adopter la commune mesure, et dont l'activité est néfaste! Potence, guillotine!

Il y a un contradicteur qui a dit, encore, que la vérité scientifique était l'hypothèse... Je ne comprends pas qu'on puisse dire d'aussi grosses bêtises.

Quant à ceux qui demandent qu'on leur cité des vérités scientifiques, je leur conseille seulement de lire un bouquin de physique ou de chimie ou de sciences nafurelles. A côté de théories aidant à découvrir des vérités nouvelles, ils trouverent d'innombrables vérités scientifiques. Il est même amusant de dire cela à des gens qui se flattent de connaître.

Mais surtout qu'ils ne prennent pas les théories pour des vérités sans quoi ils se réserveraient, très naturellement, des désillusions.

GILBERT.

### ECOLE du Propagandista Avarchista

Samedi 28 Novembre, à 20 h. 30 à la "SOLIDARITE", 15, Rue de Meaux (Métro: Combat)

COURS DE PHILOSOPHIE par LACAZE-DUTHIERS

Lecon d'ouveriure :

BOUCHER DE PERTHES Fondateur de la Préhistoire SA VIE, SON DEUVRE

### LIBRES PROPOS

Il est indéniable que la majorité des individus acceptent les événements de la vie sans en approfondir les conséquences ou sans en remarquer le côté paradoxal. Ainsi, l'autre jour, un brave homme a dit au sujet du retour dans leur famille des militaires qui avaient fini leur temps . « Comme ils ont tort d'être aussi joyeux, puisque, le régiment, c'est encore les meilleurs moments de leur existence! » Et les gens qui l'entouraient approuvèrent d'un hochement de tête.

Aussi, voilà un jeune homme que je prends à sa famille, que je place dans un milieu où des apaches diplômés lui apprennent comment on vole, comment on tue, comment on commet un viol, comment on incendie une maison après l'avoir pillée, et, comme pendant la période où il apprend ces diverses choses il n'a aucun souci matériel de son existence, comme il n'a pas besoin de travailler pour se nourrir et que, naturellement, il rit parce qu'il est jeune, de sa paresse et de son insouclance, j'irai proclamer hautement qu'il a raison d'apprendre de telles choses et qu'à son départ il devrait être triste de quitter de telles occupations. Et pourtant ce sont à peu près les choses que l'on apprend aux jeunes recrues : seulement au lieu de mettre en prison le maître-assassin, on a soin de l'habiller d'un costume ridicule et de lui fournir des appointements convenables. Que voulezvous, at est quanti même tout naturel que les panvres diables libérés soient contents, et il est même fort dommage qu'ils n'allument en signe de feu de joie, la caserne inhospitalière qui les a emprisonnés

SPARTACUS.

La pensée, la parole, l'acte : chaînons indissolubles, parties composantes du circuit individuel.

La pensée dirige, régit.

18 mois.

Laboratoire complexe, subtfl, elle examine, palpe, retourne, discute, malaxe, expérimente, s'assimile, découvre.

Le crible fin de la pensée prépare la substance de notre avenir. C'est la pensée qui transforme, qui ela-

bore, qui erée. Elle est la base, le centre.

Elle ordonne, assemble, fixe le but vers quoi tendent ensuite les manifestations de notre activité, qu'elle contrôle. Sans elie, rien.

Matrice de l'acte, la pensée, c'est la vie.

La parole, multiforme, vrille, pénètre, s'incruste et germe. Les mots impalpables poussent leurs ra-

cines au profond des cerveaux - les mots chaudement nuancés, les périodes rythmées et sonores. La parole, c'est de la vie qui coule et

s'épand, se transmet et féconde. Le verbe s'insinue, enveloppe, ébranle, convainc.

La pensée, portée par les mots, surgit, nette, pure, définie, palpable; se matérialise, tirée de la nébuleuse des rêves solitaires.

Les audaces qu'il faut, les hardiesses ! qui entrainent, animent, décident, la parole les a, forte et sensible, pénétrante. Elle crée le nombre. L'ensorcellement des mots prolonge la pensée et la multiplie.

L'acte est sobre. Il exécute ce que la pensée conçoit, ce que la parole expose. L'acte est l'aboutissant de l'effort humain, le muscle qui réalise, et cristallise dans l'enchaînement des faits, l'effort créateur de la pensée et vulgarisateur de la parole.

Il est la preuve. L'acte édifie, rend tangibles, palpables les productions spirituelles.

Nombre d'êtres parlent - éloquemment. Leur élocution poignante oriente les foules, féconde les esprits qui s'ouvrent a leur vérité.

moins doués, discutent, exposent, soutiennent, propagent par la parole, leurs idées. Mais combien de ces petits et hautsparleurs, se soucient de créer l'unité entre leurs paroles et leurs actes?

Combien, théoriciens savants, s'essaient à réaliser dans le sens où leurs discours poussent les êtres qui subissent le charme et la puissance de leur rhétorique. Parler ne doit pas être qu'un bel exer-

cice de diction, un étalage avantageux d'éloquence rare. Mais bien l'expression sincère d'une pensée saine, profondément mûrie, vers

quoi tendent constamment - d'une façon pratique, autant qu'il se peut, et suivant les possibilités du milieu - les manifestations de notre activité - psychologique et physique. La pensée, le verbe et l'acte sont les

projections nécessairement parallèles de notre vérité individuelle, dans la sincé-Notre harmonie naît de leur similitude

La parole ne doit être que le moyen

d'expression d'une pensée qui tend à se realiser par l'acte. Et je tiens pour malfaisant, l'individu

assez inconsciemment - on consciemment - vil pour aiguiller les hommes vers l'application de théories qui ne sont pour lui, et ne resteront, que matière à bavardages éloquents, isolés de sa pensée et de ses actes, en contradiction flagrante avec sa solution active du problème

Victorin TRUCHET.

### K. X. AU CLUB DES INSURGES

Gilbert a commenté la thèse de K. X. et les répliques de ses contradicteurs. On apprécia, en outre, la sincérité véhé-

mente d'André Arnyvelde s'insurgeant contre la toise niveleuse d'individus et K. X. lui-même ne peut confondre avec les intellectuels on artistes qu'il voue à la potence et à la guillotine un écrivain comme Banville d'Hostel dont toute la vie est idéalisme et dévouement « utile » au bonheur des hommes.

Intéressant point de vue de Me Barquissaux et conclusion éloquente d'André Colomer. Belle soirée pour le Club.

# L'Individualisme est-il une déviation de l'anarchie?

On reproche depuis quelque temps aux individualistes de faire subir à l'anarchisme une déviation qui lui serait - parait-il — fort préjudiciable; pourtant, il faudrait s'entendre une fois pour toutes et ne pas accuser l'individualisme, alors qu'on en veut surtout à telle ou telle personnaire et que l'anemie de certains groupements provient piutot de ceux qui dirigent les aits groupements.

On donne comme naissance au mouvement anarchiste, la formation au sein de l'internationale « d'un parti qui niait l'autorite dans l'association et qui se revoltait contre l'autorité sous toutes ses formes. Ce parti prit d'abord le nom de parti federaliste, puis celui d'anti-étatiste ou anti-autoritaire. A cette époque, il évitait même de se donner le nom d'anarchiste. Le mot an-archie (c'est ainsi qu'on l'écrivait alors) semblait trop rattacher le parti aux proudhoniens, dont l'Internationale compattait en ce moment les idées de réforme économique (1). Mais bientôt le parti acceptait le mot en lui donnant la signification que lui donnait le philosophe anglais Bentham en 1816, c'est-àdire, la révolte ouverte non seulement contre toutes les lois existantes, mais contre tout pouvoir établi, toute autorité sous n'impore quelle forme.

Mais cette révolte de l'être humain contre l'autorité établie était-ene nouvelle? Nullement. La bible nous apprend que Satan fut le premier anarchiste quand il se révolta contre Dieu en s'écriant : « Je ne servirai as! » Six cents ans avant notre ere, on trouve dans Lao-Tsu, contemporain de Confucius, les phrases suivantes : « Si les palais sont brillants, les champs sont incultes et les greniers vides. Les princes s'habilient de riches étoffes; ils portent un glaive tranchant; ils se rassasient de mets exquis; ils regorgent de richesses. C'est ce qu'on appelle se glorifier du vol. »

Ou encore : « Le peuple a faim parce que le roi dévore une quantité d'impots. » En l'an 600, n'est-ce pas Mazdec le Mage qui écrit : « Vous avez faim, vous manquez de pain, allez et pillez les greniers qui sont remplis de blé (2). » Est-ce, oui ou non, de l'illégalisme?

D'ailleurs, sans prononcer le mot anarchie, l'histoire de l'antiquité est remplie d'exemples d'hommes qui se révoltèrent contre les lois établies et qui raillérent comme il convenait la servilité des foules à se soumettre à des maîtres. Socrate méprise les lois positives et anti-militariste se proclame hautement : « Citoyen du monde et non d'Athènes. » Théodore, disciple d'Aristippe déclarait : « Se sacriffier à la Patrie, c'est renoncer à la sagesse pour sauver les fous. » Epicure anticlérical avant la lettre, déclarait que la vrate théologie en nous enseignant que les Dieux ne s'occupaient pas de nous, nous délivrait de la plus affreuse des craintes, la crainte des Dieux! Antisthène disant : « Le sage ne règle pas sa conduite par les lois établies mais par la vertu (3), n'était-il pas d'accord avec le conférencier qui me disait dernièrement qu'il fallait avant tont avoir une conscience. Ces diverses citations montrent assez que ce n'est donc pas une nouveaute mais plutôt une nouvelle forme de révolte, adaptée aux temps modernes qui fit son apparition quand le 9 septembre 1867, au congrès de la Paix, tenu à Genève, César de Paèpe, affirma « qu'il ne fallait pas prêcher la paix, mais la guerre s et que Bakounine appuya cette motion de son autorité. Dès lors, grâce à sa prodigieuse autorité, le parti anarchiste était fondé. Entre temps, Reclus, qui revenait de Londres, se déclarait anarchiste et en 1877, il se rencontrait avec Kropotkine pour signer le fameux mémoire que le congrès de Fribourg devait saluer d'acclamations unanimes et qui était comme le fondement de l'Anarchie.

Comment, dès lors, accuser l'individualisme de faire subir à l'anarchisme une déviation puisque, sous des noms différents, ils ont tant d'analogie et qu'à travers les siècles, il est fort difficile de distinguer l'un de l'autre, anarchiste et indi- ses dialogues, cela mettait dans ses actes Dans un cercle plus restreint, d'autres, vidualiste, tous les deux se révoltant con- et dans ses répliques de notables retards, tre les lois établies quelles qu'elles soient. D'ailleurs, il est à remarquer qu'un homme ne peut se réaliser que s'il se place intuitivement à la tête d'un mouvement

dont l'idée directrice était, comme on dit, « dans l'air ». Croit-on que Luther eût pu lancer sa réforme si le désordre de l'Eglise n'eût pas favorisé sa tentative? Qu'auraient pu faire les sarcasmes et l'ironie de Voltaire s'il cût vécu au Moyen âge? Qu'auraient pu écrire les encyclopédistes en plein siècle de Louis XIV? Le bûcher pour les deux

auraient été la conséquence de leur manifestation. Si donc un journal comme l'Insurgé a pu naître, s'il a continué à paraître - en luttant, il est vrai, contre mille difficultés, - c'est que le mouvement individualiste avait besoin d'un organe où il pût s'exprimer librement.

premiers et la Bastille pour les seconds

D'ailleurs, quel grand prêtre de l'Anarchie pourrait me refuser le titre d'anarchiste sous le fallacieux prétexte que je ne comprends pas comme lui l'anti-autoritarisme? Qui pourrait lui avoir donné ce droit? Et cette exclusion serait-elle un geste anarchiste? Il vaudrait bien mieux, je crois, comme le faisait remarquer Sébastien Faure dans un article du Libertaire dernièrement, que tous les anti-autoritaires (anarchistes-communistes, et anarchistes individualistes) fussent d'accord pour lutter contre toutes les lois établies, il faudrait, qu'oubliant les mesquines querelles personnelles, ils s'entendissent pour museler à jamais ce fascisme naissant qui commence à montrer, en France, le bout de son museau, et cela, par une propagande agissant dans un même but.

Mais si vous faites appel à la propagande pour renouveler les membres de vos associations, ne découragez pas, par vos discours, les nouveaux venus, s'ils ont des idées légérement différentes des vôtres; vous devez vous borner à indiquer de nouveaux chemins, et non pousser de force des individus dans lesdits chemins. Pourquoi demander à un jeune un passé

de militant qu'il ne peut avoir, vu son âge, et pourquoi demander à ceux plus âgés qui viennent à vous les raisons qui les ont fait abandonner les groupes politiques ou les associations où ils militaient auparavant? C'est, au contraire, en acceptant de nouveaux éléments - fruit de

votre propagande - que vous pourrez infuser a l'Anarchisme un sang nouveau. Et vous, les vieux, qui avez un passé glorieux de militant, n'essayez pas de jeter, par votre pessimisme, le decouragement dans l'ame des jeunes gens. Ils sont pleins d'enthousiasme et de hamme, ne ieur dites jamais, comme je fai souvent entendu dire: « que croyez-vous laire, en faisant telle vente de journaux? Que croyez-vous obtenir en organisant telle conference? » ces jennes gens vont l'accomplir parce que les circonstances leur seront plus favorables et que le moment est plus revolutionnaire qu'à votre epoque. Gardez-vous de jeter le levain du doute dans l'âme des jeunes révolutionnaires, mais conseillez-leur, au contraire, la prudence que leur jeune ardeur pourrait ieur faire oubner; dites-leur : « Autrefois, en accomplissant la meme tentative, nous échouàmes dans notre action parce que nous oubhames tel ou tel detan! » et c'est alors seulement que nous pourrons œuvrer avec vous et que nous reussirons, profitant ainsi de l'experience que vous confère votre passé de militant.

Car c'est un point qu'oublient peut-être trop souvent les anarchistes-communistes, la révolution ne pourra s'accomplir que par l'influence de l'individu sur le social et par l'éducation révolutionnaire de cha-

que personnalité.

l'antiquité.

Ennn, un soir, il y aura peut-être, malgre tout, un petit tirailiement pour que se detache de l'arbre le fruit mur de votre ideal et ce tiraillement, ce sera la revolution sociale pour laquelle, s'il le faut, nous saurons — tous les hommes libres sacrifier notre vie.

René GHISLAIN (1) Kropotkine, Paroles d'un révolté. (2) Flor O'Squarr, Les coulisses de l'anarchie.

(3) Han Ryner, L'Individualisme dans

« Hé, Madame, reprit Entragues, l'imagination ne détruit pas la sincérité. Elle la vet de brocatelles et de rubis, lui pose un diademe, mais sous le manteau royal comme sous les haillons, c'est toujours le même corps de femme. Orner la vérité, c'est la respecter. Cela me rappelle ces vieux évangéliaires si chargés d'enluminures que des yeux profanes y cherchaieni en vain le texte saint. - « Il y a, reprit Sixtine, de difficiles ecritures.

- « Quand on ne sait pas déchiffrer il faut savoir deviner. Les femmes qui sont les illettrées de l'amour, n'ont-elles pas aussi toutes les intuitions de l'ignorance? Voyons, si je vous disais : « Le cœur sent battre le cœur. » On se laisse prendre encore à quelques vieux aphorismes. - « Rien n'est bon comme de se lais-

ser prendre! » Etonnée toute la première d'une hardiesse de paroles dont Entragues cherchait en ses yeux le sens précis, elle riait.

Ce rire purement volontaire et dont pourtant il pénétrait l'essence, le troubla. Prosateur strict et toujours en quête du mot juste, jeune ou vieux, rare et commun, mais de signification exacte, il s'imaginait que tout le monde parlait comme il courait quand il ecrivait bien. C'était de bonne soi qu'il s'entêtait à réfléchir, arrêté soudain par une inquiétude, en face de tels mots de conversation, vêtement de vanité pure. La conscience de ce travers ne l'en avait pas guéri, ni la punition de ne répéter, après chaque faute, ce mea culpa, arrangé d'après Goethe à son usage personnel, « quand il entend des mots, Entragues croit toujours qu'il y a une pensée de-

Cela compliquait beaucoup sa vie et mais il n'avait rien à faire que de l'ana-'tomie littéraire, il aimait à rencontrer des mentalités complexes; des problèmes dont plus tard il éluciderait par déduction l'hermépeutique momentanée. La noix était peut-être vide, il jeta un

caillou dans l'arbre pour en faire pleuvoir quelques autres : - « Il vaut mieux se donner que de se faire voler.

« Oh! reprit Sixtine, la sensation est bien différente. D'abord n'est pas volé qui veut! » Il ne suffit même pas de laisser sa porte entr'ouverte, monsieur d'Entragues.

Elle prononça ces dernières syllabes d'une voix insidieuse, croyait-il; mais pourquoi? En attendant de comprendre, il repondit :

- « Ce serait même un enfantin systême; on met d'ordinaire des sentinelles aux caisses du Trésor et aux coffres-forts, des serrures. Forcer, briser ou démonter ce sont les piments du plaisir de voler. Quand il n'y a qu'à projeter la main, cela rebute les vrais artistes. Mais c'est de la très élémentaire éthique : sans ef-

fort pas de volupté. - « Vous parlez des voleurs, moi des volés, vous ne pouvez être que des uns, moi des autres, de ceux, de celles qui sont à la merci d'une éventuelle dévalisation. Je voudrais expliquer ceci, qu'en plus de la porte entr'ouverte, ou enfin, facile à ouvrir, car si on perfectionne trop la fermeture, on risque de s'assurer une sécurité désobligeante, eh! bien, en plus de cela, il faut qu'il y ait à voler des choses visibles ou soupçonnées, il faut que par des apparences d'extérieures et d'attiran-

tes promesses, le voleur soit tenté. - « Vous m'avez devancé, Madame, en vous décernant ce compliment personnel; j'allais le faire. Mais vous connaissez mieux que mol vos fiefs et tout ce qui doit attirer vers le coffret rêve les mains

curieuses et voleuses. - « Trop de franchise et trop d'ironie, Monsieur d'Entragues, vous n'êtes pas né voleur. >

- « Hélas. Il n'y a pas chez moi de cachette assez sure pour de tels larcins. Ce que ma main droite volerait, ma main gauche ne saurait qu'en faire. »

L'EVE FUTURE Pour copie conforme : Rémy de GOURMONT

## Amour libre

Voilà un sujet bien complexe, en dépit de ce qu'en pensent beaucoup de camarades des deux sexes...

En une série d'articles parus dans l'Insurgé, sous le titre « Sexualisme révolutionnaire », — il y a déjà plusieurs mois, - Armand nous a exposé ses conceptions sur le mot et la chose. Dans un des derniers numéros de l'En-Dehors, il nous est donné de lire les « simples et franches réflexions d'un « gnaff » sur l'amour libre ». Le camarade « gnaff » s'est délecté —

écrit-il — à la lecture des articles d'Armand, où il voit « la plus naturelle, la plus raisonnable » des solutions proposées. Et il ajoute :

« L'heure est venue que des plumes autorisées combattent pour la démolition de ce préjugé brutal, de cette idole de l'amour. »

Il souhaite aussi de voir la femme émancipée sexuellement et le foyer conjugal disparaître - légal ou libre - l'un ne valant pas mieux que l'autre. Un tel spectacle lui semble valoir la peine de vivre.

Comme dit l'autre : c'est une opinion, et Prudhomme ajouterait : « Toutes les opinions sont respectables. » Done, avant de critiquer cette opinion, examinons sur quelles bases elle se fonde.

Tout d'abord, le camarade se déclare convaincu « que les caresses, le geste sexuel sont aussi nécessaires à notre hygiène générale que le manger et la respiration »... Oh! tout à fait d'accord, camarade; on neut même affirmer, sans crainte de se tromper, que la plupart des hommes et des femmes partagent notre conviction... Mais.... mais je ne vois pas une « preuve de lacune dans l'émancipation personnelle » dans le fait de regarder à la couleur des yeux ou à la joliesse des traits pour déterminer ses affections ou ses rela-

Il ne serait pas mauvais, d'ailleurs, de s'entendre sur ce que tu appelles « émancipation personnelle »... Emancipation de quoi ?

De ses préjugés, diras-tu sans doute... Eh! il me semble que l'on confond parfois preiuges et instincts.

Le fait d'apprécier telle couleur d'yeux. de cheveux, ou tel grain de peau, ou telle plastique, naît plutôt de l'instinct que du préjugé.

Et quand tu parles de « solution raisonnable » en matière amoureuse, tu oublies ce fait constant que l'amour n'a rien de commun avec la raison.

Puisque tu te livres à des comparaisons alimentaires, un camarade peut très bien te déclarer qu'il préfère tel aliment à tel autre, qu'il se régale avec l'un et que l'autre l'écœure. C'est le goût libre. Et l'amour libre se manifeste de même. Je comprends mal l'émancipation personnelle qui consiste à s'infliger ce qui dé-

plait au goût personnel. C'est très joli de dire : « Homme, déclare-toi franchement si quelqu'un te plait. Femme, si celui-ci t'attire. accueillele avec la même franchise. »

Par malheur, on ne plait pas toujours à qui vous plaît.

Alors, si l'on est vraiment bon camarade, - selon la thèse d'Armand - il convient de donner de la joie à qui en demande, même si l'on n'y tient pas, car on « doit » goûter soi-même de la joie à rendre heureux... Mais c'est de l'altruisme, çà, et pas de l'amour libre, car il y a contrainte. Et la contrainte peut durer, pour peu que le sujet « mendiant d'amour » (romance) prenne goût à l'expérience et désire la renouveler.

Autre écueil, la durée... En effet, même si l'attirance a été réciproque, le bégnin « bilatéral » (le rêve, quoi!), il se peut que l'un des deux partenaires désire en rester là. Parfois tous les deux... pour ne pas ternir les minutes radieuses, etc... (développement lyrique selon le goût de chacun), mais c'est plus rare... Le plus souvent, l'un des deux n'insisterait pas, alors que l'autre serait tout disposé à prolonger le joli jeu... Où sera l'amour libre ?

Pauvre amour libre! Le camarade « papillon » s'envolera « librement » oui... Mais la camarade (« fleur » évidemment), abandonnée gémira, plus ou moins doucement, o ucriera plus ou moins fortement, ou se taira fièrement, selon son caractère. Sa liberte amoureuse lui semblera durement cinglée... Ou alors, c'est la camarade « libellule » qui... (diable, ce f...u sujet me rend bien facheusement lyrique), bref, on ne voit pas que cet amour libre, dispensateur de joie, évite la souffrance. Estil donc un remède? Oui, le « tous à toutes, toutes à tous », c'est-à-dire la contrainte multipliée... Heu! accordons-le au camarade Armand et à ses disciples - même ceux qui se croient anarchistes n'y sont

pas tous idoines. Eh bien fous ceux qui veulent expérimenter la pluralité amoureuse avant de s'être consciencieusement livrés à un examen psychologique personnel. Il s'agit de ceux qui font déjà de l'unicité amoureuse, mais apprécient les aventures extraordinaires. Oh! pour soi, ca va tout seul, mais si la compagne, ou le compagnon, se mêle d'en faire autant... aie, que de pleurs et de grincements de dents. Les exemples ne manquent pas en la matière. Alors? Voir le foyer conjugal — légal ou non — disparaître, selon le vif souhait du camarade « gnaff »? On y viendra peut-être, quand la communauté pourra élever les enfants: la question a été souvent agitée... Et i n'est nul besoin d'être anarchiste pour vivre celibataire, par goût. Mais malgre les « scènes de ménage », le besoin d « vie à deux » apparaît encore plus naturel chez la plupart des individus. Défaut d'émancipation personnelle? Si l'émancipation consiste à refouler l'instinct le plus puissant, l'affectivité d'homme à femme - qui n'est pas seulement le besoin momentané de faire la beste à deux dos » - il y a bien peu de chances pour que l'individu soit jamais émancipé.

ELDEE.

### Les Corbeaux

Depuis le jour où un pauvre homme à qui Jean Couraud avait refusé l'aumône, est allé se pendre dans son écurie, il semble qu'un mauvais sort s'est abattu sur

la ferme. Toutes les bêtes sont atteintes de la matadie et crèvent. La grêle fauche les blés encore verts, et la gelée brûle les fruits.

L'hiver venu, en croassant, des bandes de corbeaux s'abattent dans la cour de la ferme, à la recherche de leur nourriture. Jean Couraud ne quitte plus son fusil. Toute la journée il fait rageusement des

hécatombes de corbeaux. Le fermier attribue ses malheurs aux affreuses bêtes noires et, pour conjurer le sort, il fait dire des messes et brûler, chaque matin, un eierge dans les chœurs de l'église.

Rien n'y fait. Les corbeaux reviennent de plus en plus nombreux.

Couraud en a des cauchemars. Durant son sommeil, le pendu de l'écurie danse à cloche-pied sur le lit, lui fait la nique avec sa langue noire; et lui bat la charge sur le ventre avec ses poings de mort.

Il y a des yeux rouges de pendus qui sont parsemés au plafond de la chambre. Un sang visqueux dégouline des murs. Cela monte, monte... comme la marée envahissant le rivage, et le liquide immonde inondant le lit, lui pénètre dans la bouche.

Puis, les corbeaux entrent en scène. Ils font : crouâ! en battant de leurs alles sombres souillées de sang.

Les corbeaux sautent sur le crâne de Couraud et lui arrachent les cheveux, lui déchiquettent la cervelle, sans qu'il puisse faire un mouvement pour se défendre ou pour s'enfuir.

Quand le fermier ouvre des yeux hagards, ses dents claquent de terreur, tout son corps est baigné d'une sueur glacée.

Une nuit, on réveilla Jean Couraud, et on lui dit de venir en hâte, parce que le feu s'était déclaré dans une grange immense où, avec peine, il avait remisé ce que la gelée et la grêle avaient bien voulu lui laisser.

Lorsque le fermier arriva, il ne restait plus, de la bâtisse et de son contenu, que de la cendre et des pierres calcinées, audessus desquelles s'élevait une fumée suffocante.

N'ayant plus rien à faire là, tous les hommes accourus pour tenter de sauver quelque chose de l'incendie étaient retournés chez eux, en élevant les bras et en haussant les épaules, comme l'on fait quand la Providence nous accable et qu'il n'y a plus qu'à se résigner à subir ses

Alors, seul, n'ayant sur les épaules qu'une méchante chemise qu'il déchirait fébrilement, Jean Couraud s'assit sur une pierre, et parce que le bon Dieu le punissait de n'avoir pas secouru un pauvre, il se mit à pleurer, peut-être pour la pre-

mière fois de sa vie. Comme pour le narguer, chassés de leurs gites par l'incendie, des hordes sinistres de corbeaux tournoyaient au-dessus de sa tête, en jetant aux échos de la campagne, leurs horribles cris qui font penser à la

Brutus MERCEREAU.

#### PARMI LES LIVRES

Un si long silence, certes... Mais aussi tant à faire et si peu de loisirs. Toutefois, il faut aujourd'hui recommencer cette chronique, car je viens de recevoir un nouveau livre de René-Marie Hermant et je ne saurais taire plus longtemps la joie que sa lecture m'a donnée.

J'ai déjà parlé (dans le Libertaire et dans l'Insurgé aussi, je crois...) de cet écrivain. Une de nos joies du temps de guerre, parmi tant de hontes et de saloperies : joie de découvrir, dans la revue Soi-Même, de Joseph Rivière, des pages colorées, ardentes, des poèmes impeccables, des chroniques si totalement indépendantes, distribuant aux guerriers foireux - et l'on sait s'il y en eut... - les fessées tant méritées. Cela ne s'oublie point. Ni la joie de faire ensuite la conhaissance de cet homme sympathique. Et les causeries avec celui qui, pardi, n'est pas toujours de votre avis tout à fait, mais que l'on estime pour sa loyauté, que l'on admire pour son labeur infatigable et probe.

Car, et le fait est assez rare pour être signalé, aucun des livres de René-Marie Hermant n'a, que je sache, déçu ses admirateurs. Je ne vais pas ici les passer tous en revue : j'ai seulement à parler des deux derniers parus.

L'été dernier sortit le recueil intitulé Ballades et Pamphlets. Les rares lecteurs de Voinaia, de Vingt-Deux Ballades goguenardes, Malevoles, Inutiles ou Perverses (parus à compte d'auteur) de La Trainaille parue aux éditions des Humbles), connaissaient le talent poétique de notre ami. Ils avaient aimé sa connaissance si parfaite de la langue française, allant depuis le langage de Villon jusqu'au plus authentique argot moderne (tel poème de La trainaille ferait, j'imagine, les délices de K. X. « l'anti-poète » Ini-même). Ils auront plaisir à retrouver ici quelqueseuns de ces purs joyaux. D'autres aussi, je l'espère, liront ces poèmes. Et de nouveaux qui y sont joints. La Ballade Banlieusarde, que nous avons reproduit ici, ne donnera qu'une faible idée du talent du poète. Il aurait fallu reproduire aussi : La Ballade sur le propos d'une déesse de ce temps, le Chant royal pour clamer la gloire de Paris, la Ballade de ceux qui tiendront, l'Aultre ballade en vieulx languige sur telles héroïcques ardeurs de nos dames depuis la meslée dicte des champs de merne, la Bailade touchant certaine source poétique, la Ballade doucement charognarde, la Ballade sensible au bon goût de quelques ménesses... et tant et tant d'autres. Mais la place qui manque toujours...

Il aurait surtout fallu citer l'une des savoureuses proses qui, sous le titre : Noir et Bleu, complètent ce beau bouquin. Ces proses dont le me souviens, avec quelque précision, d'avoir lu déjà la plupart dans la revue Sou-Mesme, trop tôt disparue, Garses, Luxure, A-Dieu-va, A un chroniqueur anonyme, et surtout Finished, cette rude évocation d'un voyage aux pays envahis sitôt après l'armistice, ne sauraient s'oublier quand on les a une fois lues et relues.

Un échantillon du style? Voici au hasard (et avec un tel auteur ceci n'est pas un agréable mensonge : vraiment on peut ouvrir au hasard l'un de ses livres et citer de consiance...). La dernière page, tenez, la fin de Finished :

« Et quand l'Anglais à son tour voudra « bien s'en aller, viendra le Français. Il « viendra, lui, avec des camions de sa-« vonnettes et de choux-fleurs, de cacao « et de rasoirs mécaniques, qu'il vous « vendra, en grognant, quinze fois ce que « ca vaut; il viendra, il vient, il arrive, « avec des ferrailles ramassées jusque « dans les sabots des chevaux crevés, des « Decauvilles « récupérés » au long des « charniers, des charpentes laissées pour « compte depuis dix ans, avec tous les « rossignols d'entrepôts, d'arrière-cours « et de voirie, que vos impositions ré-« gleront sans chicane à douze cents pour « cent de bénef, sous le contrôle indis-« cutable d'écumeurs officiels dont les « poules radineront en huit cylindres tornédo, entre une muffée au dancing e « une réception de boxeurs à l'Institut, « Il arrive, le compatriote, il arrive... Et « voici les sauterelles d'écritoire qui nous « l'on fait « à leur ambulance », et qui « prévoient déjà tous les petits papiers « pleurnichards qu'on va pouvoir faire « passer; et les catins repenties, qui col-« lectionnent les chroniques pour vos éco-« les; et les bienfaiteurs, qui se tailleront « un prestige dans votre pouillerie; et « les courtiers brûlés qui guignent l'el-« dorado du pas-de-porte; et les gratte-« papiers à émotions, les vendeuses de « jaconas, qui rêvaient la revanche; les « aboyeurs de cinéma, les petites goua-

« pes rhabillées chez Dufayel, la clique « des dimanchards à fortifs, rôtant le vin « sûr et le mégot trempé, qui vont dé-« bouler à l'avril par trains de plaisir, « pour bâfrer le saucisson dans « des rui-« nes », graver des cœurs poignardés sur « les plâtras et s'asticoter dans un coin « de cave éventrée en feignant de cher-« cher des éclats de torpilles!

« Finished? Mais non, ce n'est pas fini, « Malheur, la guerre », disait l'Allemand. « Il y avait déjà le terrible mot de Bren-« nus. Et vous me semblez tout indiqués « pour comprendre, enfin, ce que cela « peut bien vouloir dire. »

Ajouterai-je une restriction, un regret personnel plutôt? C'est que l'auteur n'a pas reproduit, dans Noir et Bleu, une des plus savoureuses proses de Soy-Mesme, intitulée : « Claquedents ». Une satire virulente de ces petites revues fondées sur l'admiration mutuelle, où l'on insère les productions de tous ceux qui « casquent », abonnés ou souscripteurs. Cette race n'est pas disparue, il s'en faut, du monde littéraire. Et si l'on ne craignait de leur faire une réclame inutile, des noms viennent sous la plume, en quantité respectable...

Un nouveau roman de René-Marie Hermant vient de paraître : Le Gerfaut, aux éditions du Hérisson (Malfère, éditeur à Amiens). Louons, au passage, cet éditeur rare et désintéressé qui donne des œuvres presque toujours remarquables et, ce qui ne gate rien, présentées de façon tout à fait soignée.

Ce roman ne nous a pas déçu. Le sujet? Un dédoublement de la personnalité. Un écrivain, Pontecq, rencontre par hasard, dans un café, trois types intéressants : une femme troublante, l'« Eva ferox », une façon de Surhomme, dominateur et hautain, l'« Homme au gerfaut », puis ensuite la maîtresse de celui-ci, pauvre loque humaine. Il imagine la vie bizarre de ces trois héros. Et, chose curieuse, au fur et à mesure qu'il écrit son roman, IL LE VIT... Au milieu de quelies péripéties, je ne me charge pas de vous le raconter. Il faudrait suivre pas à pas le roman, car, si le héros ne distingue plus très bien parfois la réalité de la fiction, le lecteur est exactement dans le même cas. Il faut lire une telle œuvre pour en gouter tout le charme.

Il y a dans ce roman, outre cette intrigue passionnante, une atmosphère étrange, une espèce de mystère latent qui enveloppe tous les personnages. Et cela vous mene, haletant, jusqu'à la dernière page. Il faut ensuite relire pour bien savourer tout le charme du livre. Et surtout, pour en apprécier le style, incomparable.

#### Maurice WULLENS

P.S. - Mes lecteurs se souviennent peutêtre que, dans mon trop court article paru ici même sur mon voyage en Russie, j'ai inflige un démenti net à Monsieur Henri Béraud, journaliste et menteur. Sur un point de détail, certes... mais il importe. Que Monsieur Béraud n'ait vu aucun portrait de Trotzky dans les rues de Moscou, cela donne, pour qui revient de là-bas, une fichue idée de ce qu'il a pu voir ou ne pas voir par ailleurs. Nous y reviendrons à propos de son livre qui vient à grand renfort de publicité et dont il a eu bien soin de ne pas nous faire le service, contrairement à ses habitudes.

Mais mon démenti n'empêche nullement M. Béraud (lequel sait fort bien que les lecteurs du Journal ne lisent pas l'Insurgé, qu'on peut donc mentir effrontément); cela ne l'empêche pas d'écrire gravement : « ...J'ai fait de mon mieux pour juger sainement des choses. Peut-être un autre les verrait-il sous un autre aspect. Mais, JEN SUIS ENCORE A ATTENDRE LE PREMIER DEMENTI ». (Journal du 6 novembre 1925.)

Et cela permet de juger un homme !!!

W. W.

#### Jeunesse Anarchiste Rive-Gauche

Mercredi 2 décembre, à 20 h. 30, 18, r. Cambronne:

Grande Conférence publique et contradictoire

### doit-on penser du spiritisme?

La Doctoresse Madeleine PELLETIER

Entrée gratuite

Seume a dit quelque part : tout livre doit être plus ou moins politique; un livre qui n'est pas politique est nuisible ou superflu. Presque toutes les comédies de Chaplin sont eminemment politiques. Politiques naturellement dans ce sens grand et generalement humain, qui est aussi celui de Seume. Politiques en ce sens que presque toutes les comèdies de Bernard Shaw sont politiques.

Vu sous cet angle, le contenu des chaplinades est toujours le même : la lutte de l'opprimé contre l'oppresseur. Chaplin est toujours l'opprimé, le faible, le petit, le poursuivi. Il n'est jamais le général, le directeur de banque, le procureur, le bourgeois riche, cossu et puissant. Il est toujours le subordonné, le prisonnier, l'employé, le domestique, le prolétaire. Et si, exceptionnellement, il est policier, c'est dans un quartier mal famé, où la police n'a rien à dire, où les policiers font partie des poursuivis et doivent courir pour sauver leur vie.

Comme toutes ces chaplinades apparaissent misérables! En réalité, elles ne sont rien d'autre qu'au travail poursuivi pour miner sourdement tout ce qui aujourd'hui est considérable en fonctions, respectable - elles sont une lutte unique contre l'ordre social d'aujourd'hui. Car, qui peut encore prendre au sérieux tout ce qui est militaire, après avoir vu Chaplin en pompier, en policier, voire aux tranchées? Quand Chaplin salue en pompier; quand, en policier, il fait son premier demi-tour, extraordinairement compliqué, les jambes empêtrées, alors tout rit, alors l'armée et tout le dressage militaire sont demasques et anéantis dans toute leur pitoyable pauvreté intellectuelle. Et toute la democratie américaine du coffre-fort n'estelle pas dénoncée (ainsi que toutes les démocraties, sans parler des monarchies!) quand le bateau d'emigrants passe devant la magnifique statue de La Liberté du port de New-York, quand les émigrants (tableau magnifique!), les petits juifs de Galicie écrasés et tourmentés, les ouvriers polonais, les paysans russes s'arrêtent la, etonnes, avec sur le visage, l'admiration, l'espoir et toutes les questions du sort, et regardent fixement vers le magnifique symbole de la Terre nouvelle - et quand alors les employes de la Quarantaine viennent avec leurs cordes et les parquent comme un troupeau de moutons? Toute la « Démocratie » (politique et sociale), tout l'admirable « pays de liberté » ne sont-ils pas demasques dans cette seule scène?

Et quand le deuxième acte raconte la vieille histoire connue, la base de toute politique : que seul l'homme qui a de l'argent peut vivre et manger et que celui qui n'en a pas doit, non seulement souffrir de la faim, mais encore être un gueux. Et comme un autre film (non encore raconté ici) montre le dieu Capital tout puissant, notre divinité la plus crainte et aimée, comme il déshabille sa respectabilité et s'en moque! Chaplin est aiors domestique dans une banque. Le matin, il vient au travail. Il ouvre le Saint des Saints: le coffre-fort géant gouvernant le monde. Et que sort-il de l'obscarité mystérieuse de la divinité gouvernant le monde? Son seau et sa brosse! Et il commence à nettoyer. Aucun homme, ayant vu cela, ne pourra manifester le respect souhaité par l'autorité nour la noblesse pompeuse de crématorium de nos maisons de ban-

Chaplin montre les coulisses à la loupe. Il nous enseigne que l'on ne doit rien prendre au sérieux, rien que les choses les plus simplement humaines. Et qu'il ne faut rien craindre, ni les grandes banques, ni les généraux et sous-officiers, ni la dignité, ni la force et jamais l'homme effrayant et gros! Il enseigne l'irrespect intégral et radical. Dieu le bénisse! C'est un révolutionnaire.

Quand Chaplin vint en personne à Berlin (1), on écrivit partout sur lui, mais personne ne comprit qu'au lieu de voir les bars et les dancings, l'avenue de la Victoire et l'exposition de l'Automobile, il alla visiter le nord, le quartier ouvrier et les cités ouvrières. Et on comprit encore moins que, si bien qu'il voulût aller, il s'entretenait avec les gens simples, qu'il mangeait le soir dans une taverne et faisait arrêter sa voiture pour contempler les enfants ou une paire de chiens jouant.

Mais celui qui a vu deux ou trois films de lui, comprend cela très bien, car il sait que tout ce que Chaplin fait, il l'a pris dans la simple réalité quotidienne. Son chapeau melon bosselé, ses souliers bien trop grands, son pantalon en accordéon, son nœud de cravate, ses pieds retournés, son air niais et ses mouvements

(1) Et à Paris (M. W.).

Nº 5. — Feuilleton de "l'Insurgé" du 28 Novembre 1925

ETIENNE DE LA BOÉTIE (1530-1563)

## DE LA SEBVITUDE VOLONTAIRE

LE CONTR'UN

C'est parce que les hommes naissent sous le joug; et puis nourris et élevés dans le servage, sans regarder plus avant, se contentant de vivre comme ils sont nés, ne pensant point avoir d'autre droit ni d'autre besoin que ce qu'ils ont trouvé, ils prennent pour leur nature l'état de leur naissance. Toutefois, il n'est pas d'héritier si prodigue et nonchalant qui ne jette quelquefois les yeux sur ses registres, pour savoir s'il jouit de tous les droits de sa succession ou bien si l'on n'a rien entrepris contre lui ou contre son prédécesseur. Mais assurément, l'habitude, qui a en toutes choses grand pouvoir sur nous, n'a nulle part une aussi grande action qu'en ceci : nous enseigner à servir, et (de même que Mithridate, dit-on, s'accoutuma à boire le poison impunément), nous apprendre à avaler sans le trouver amer le venin de la servitude. On ne peut nier que la nature n'ait en nous une action puissante pour nous amener à ses fins et nous faire dire que nous sommes bien ou mal nés; mais cependant faut-il confesser qu'elle a sur nous moins de pouvoir que l'habitude. C'est que le naturel, si bon qu'il soit, se perd s'il n'est entretenu; et l'éducation, quelle qu'elle soit,

nous fait chaque jour semblable à elle, malgré la nature. Les semences de bien que la nature met en nous sont si menues et si glissantes qu'elles ne supportent pas le moindre choc provenant de l'éducation contraire; elles ne s'entretiense fondent, se réduisent à rien. Il en est ni plus ni moins que pour les arbres à fruits, dont chacun a son caractère naturel spécial et le conserve si on le laisse pousser; mais ils le perdent aussitôt, pour porter d'autres fruits étrangers et non les leurs, selon la façon dont on les greffe. Les herbes ont chacune leurs propriétés, leur caractère naturel et spécifique; mais cependant la gelée, l'état du temps, le terroir, la main du jardinier accroissent ou diminuent beaucoup leurs qualités ; la plante qu'on a vue en un endroit, on

est hors d'état de la reconnaître ailleurs. Qui verrait les Vénitiens, une poignée d'hommes vivant si librement que le plus méchant d'entre eux ne voudrait pas être roi; et tous, nés et élevés ainsi, ne connaissent d'autre ambition que l'émulation à entretenir le plus soigneusement leur liberté; instruits et façonnés de la sorie des le berceau, ils n'accepteraient point tout le reste des félicités de la terre pour perdre en échange la moindre parcelle de leur franchise; qui ayant vu, dis-je, ces personnages-là et, les quittant, s'en irait au pays de celui que nous appelons le Grand Seigneur; voyant là des gens qui ne semblent être nés que pour le servir et qui, pour le maintenir, abandonnent leur vie? Penserait-il que les autres et ceux-là ont même nature? Ou plutôt n'estimerait-il pas que, sortant d'une cité d'hommes, il est entré dans un parc de

Lycurgue, le législateur de Sparte, avait élevé, dit-on, deux chiens, tous deux frè-

res, tous deux nourris du même lait; l'un engraissé à la cuisine, l'autre accoutumé aux champs, y courant au son de la trompe et du huchet. Voulant montrer au peuple Lacédémonien que les hommes sont tels que l'éducation les fait, il mit les deux nent plus aisément, elles s'abâtardissent, chiens en plein marché et, entre eux, une soupe et un lièvre; l'un courut au plat, l'autre au lièvre. « Et pourtant, dit-il, ils sont frères ». Celui-là, avec ses lois et sa civilisation, éleva et forma si bien les Lacédémoniens que chacun d'eux eût préféré mourir mille morts plutôt que de reconnaître un autre seigneur que la loi et

#### Force morale des hommes libres

Je prends plaisir à rappeler un propos que tinrent jadis les favoris de Xerxès, le grand roi de Perse, touchant les Spartiates. Quand Xerxès préparait sa grande armée pour la conquête de la Grèce, il envoya ses ambassadeurs vers les cités de ce pays pour demander de l'eau et de la terre; c'était la façon qu'avaient les Perses de sommer les villes. A Sparte et à Athènes, il n'en envoya point, parce que ceux que Darius, son père, y avait envoyés pour faire pareille demande avaient été jetés par les Spartiates et les Athéniens les uns dans les fossés, les autres dans un puits, leur disant qu'ils pouvaient prendre à même de l'eau et de la comment ils avaient été élevés, car il ne terre pour porter à leur prince; ces hom- se pouvait faire que le Perse eût regret mes ne pouvaient souffrir que de la moindre parole seulement on touchât à leur liberté. Pour en avoir usé de la sorte, les Spartiates apprirent qu'ils avaient encouru la haine des dieux eux-mêmes, spécialement de Talthybie, dieu des héraults; ils s'avisèrent, pour les apaiser, d'envoyer à Xerxès deux de leurs concitoyens, qui devaient se présenter à lui et se mettre à

sa merci, s'offrant ainsi comme rançon des ambassadeurs tués à son père. Deux Spartiates, l'un nommé Sperthies, l'autre Bulis, se présentèrent de leur plein gré. Ils partirent : en route, ils arrivèrent au palais d'un Perse qui s'appelait Hydarnès et qui était lieutenant du roi en toutes les villes d'Asie situées sur les côtes de la mer. Il les accueillit fort honorablement, et, après quelques propos échangés, il leur demanda pourquoi ils refusaient tant l'amitié du roi.

« Croyez, dit-il, Spartiates, et apprenez par moi, combien le roi sait honorer ceux qui le valent, et songez que si vous étiez à lui, il en serait de même pour vous; si vous étiez à lui et s'il vous eût connus, chacun de vous serait assurément seigneur d'une ville de Grèce. »

« En ceci, Hydarnès, tu ne saurais nous donner bon conseil », répondirent les Lacédémoniens; « car le bien que tu nous promets, tu l'as ressenti, mais celui dont nous jouissons, tu ne sais ce que c'est; tu as éprouvé la faveur du roi; mais la liberté, quel goût a-t-elle? Comment estelle douce? Tu n'en sais rien. Si tu en avais tâté toi-même, tu nous conseillerais de la défendre, non avec la lance et le bouclier, mais avec les dents et les ongles. » Seul, le Spartiate parlant ainsi disait ce qu'il fallait dire; mais de part et d'autre, ils exprimaient par leur langage de la liberté, ne l'ayant jamais eue, ni que le Lacédémonien endurât la sujétion, ayant goûté la franchise.

Caton d'Utique, étant encore enfant, se rendait souvent chez Sylla, le dictateur, parce qu'à raison de la situation de sa famille, on ne lui fermait jamais les portes, et aussi parce qu'ils étaient proches parents. Quand il y allait, il était toujours

accompagné de son maître, comme c'était la coutume pour les enfants de bonne famille. Il s'aperçut que dans l'hôtel de Sylla, en sa présence et par son commandement, on emprisonnait les uns, on condamnait les autres; l'un était banni, l'autre étranglé; l'un demandait l'arrestation d'un citoyen, l'autre sa tête. En somme, tout se passait la, non comme chez un magistrat de la ville, mais comme chez un tyran du peuple; c'était, non pas un parquet de justice, mais une caverne de tvrannie. Le noble enfant dit à son maître : « Que ne me donnez-vous un poignard? Je le cacherai sous ma robe. J'entre souvent dans la chambre de Sylla avant qu'il soit levé; j'ai le bras assez fort pour en délivrer la ville. » Voilà une parole qui appartient vraiment à Caton; c'était un commencement de ce personnage, digne de sa fin. Et néanmoins, qu'on ne dise ni son nom, ni son pays; qu'on rapporte seulement le fait, tel qu'il est; la chose parlera d'ellemême et on jugera, à coup sûr, qu'il était Romain, né dans Rome; mais dans la vraie Rome, lorsqu'elle était libre.

#### L'influence de l'habitude

A quel propos tout ceci? Je n'estime certes pas que le pays et le terroir fassent tout; car, en toutes contrées, sous tous les climats, la sujétion est odieuse, être libre est un bonheur. Mais je suis d'avis qu'on ait pitié de ceux qui, en naissant, se sont trouvés le col sous le joug. Je veux qu'on les excuse, qu'on leur pardonne si, n'ayant jamais vu seulement l'ombre de la liberté, et n'en étant point avertis, ils ne s'aperçoivent point du mal que ce leur est d'être esclaves.

ce qui lui arrive dans ses films nous est dejà arrive à nous-meme; seulement, nous ne nous sommes pas tires d'affaire avec autant d'humour que lui. Mais nous pouvons tout ressentir après lui, parce que nous l'avons tous vraiment vecu. C'est pour cela que nous sommes si contents, tous, quand, pauvre homme courageux, il sort finalement vainqueur de toutes les situations menaçantes, humiliantes et pénibles de cette vie dangereuse et extraordinaire. — C'est d'ailleurs nous-mêmes qui en sortons vainqueurs. Le petit homme simple et miserable reste finalement vainqueur de la vie menaçante. Au telephone, au patinage, aux portes tournantes, et de la malice des choses, de la société distinguée avec ses lines mœurs et ses lins larbins, des nommes gros, grossiers et force brutale, policière et soldats, de la glace lisse, du parquet et du manque d'argent, de tous les cas qui se présentent dans une vie, le petit Charlie triomphe finalement. Esquinté, anxieux et un peu froisse, il sort finalement vianqueur, nous sortons finalement vainqueurs avec lui. Voilà le sens profond et très sage des films de Chaplin. C'est pour cela que nous en rions tous d'aussi bon cœur. Consciemment ou inconsciemment : Nous nous moquons de la vie. Nous rions de toutes ses inquiétudes, ses misères et ses dangers, nous rions des autres hommes menaçants et pleins de dignité, nous rions finalement de nous-mêmes. Nous ne sommes pas amusés, mais bien plus que ceta : libérés et

grotesques - tout est voie à la vie. Tout

Nous autres, chassés du Paradis; nous qui guettons et observons éternellement, mous autres, maudits civilisés — nous savons cela. Les autres ne le savent pas mais ils le sentent aussi. Et ceci : que des Européens lavés, nous, instruits, ras- | que l'effet des circonstances. Titto Ruffo, par Hamsun, Withman, Doblin, mais jouisseurs, terriblement blases. plus beau qu'il provoque le rire chez le dernier visiteur de galerie, le dernier travallieur fatigue, la servante, l'apprenti cordonnier, le prolétaire de la grande ville attristé et tourmenté, pas du tout blasé | mais. ni fin. et las, las, terriblement las. Qu'il parle à nos yeux, nos nerfs, nos sens et | du profit par l'abolition de la monnaie et nos pensées raffinés et sur-raffinés en meme temps qu'aux hommes les plus simples; de travail. qu'il nous parle, à eux comme à nous; même : que non seulement nous comprenions, mais aimions.

ment un peu emmuré par son art et sa classe, un homme un peu solitaire me raconta : Devant un curé, venant de voir Chaplin, il avait trouvé sa bonne. Elle I lui avait couté. Il pouvait retirer des proaussi venait de voir Chaplin, pour la première lois. Elle avait été toute remuée, et en était apparue toute autre, le visage joyeux et échauffé, comme il ne l'avait jamais connue. Et ils étaient venus subitement l'un vers l'autre comme si tous conu une ère de prospérité, sombra. deux, pleins de quelque chose de beau, avaient quelque chose de beau et de neuf ce moment-là, combinait-il, ce que je dedeux un peu embarrassés. Mais une sorte de sentiment d'amitié, de camaraderie humaine nous avait un moment rapprochés l'un de l'autre ».

Que Chaplin arrive à cela, qu'il rapproche la servante et l'homme cultivé, la servante et le voyageur d'Europe très courbées entre eux : Voilà qui m'apparaît comme ce qu'il y a de plus extraordinaire dans ce petit homme extraordinaire.

#### Hans SIEMSEN

Charlie Chaplin (Führer-Verlag, Leipzig). Avec 18 gravures, d'après des fragprolétaire.

dont on ne peut oublier le charme réchauffant, quel grand révolutionnaire du l resta plus rien qui cût quelque valeur, ils cœur est ce Charlie, simple, petit, reveur et aux pieds plats, et comme ce rejeton ment. orphelin est diaboliquement malin. Charlie a fait de l'art du film ce qu'il est : l'art des « Humiliés et Offensés ». Hans Siemsen est le premier qui a dit cela.

(Extrait et traduit de la revue : Kulturwille, Leipzig. Verlag des Arbeiters, Bildungs-Institut, nº 11 du 1ºr novembre

Marcel WULLENS.

#### Œuvres internationales des Éditions anarchistes

Samedi 28 novembre 1925, à 20 h. 30 précises Grande soirée artistique franco-italienne suivie de bal de nuit (orchestre jazz-band moderne).

#### PROGRAMME

Ouintana, dans le Christ au Vatican; de Martini, comique, dans son répertoire; Luce Bastide, du Théatre de la Chanson, dans son répertoire; Groupe théâtral italien, dans une pièce de Mirbeau, l'Interview, pièce en 1 acte.

#### Entr'acte

Allocation de Sébastien Faure. Tealdi, ténor italien dans la Tosca; Eliane Thumerelle, 7 ans, de l'Odéon, dans son répertoire; Claudine Boria, de l'Olympia, dans son repertoire; un groupe de camarades français interpréteront Les Convictions de Papa, pièce en un acte de Edmond Gondinet.

Le piano sera tenu par le compositeur | monde. Thumerelle.

Prix unique de la soirée : 4 francs. Nous invitons tous les camarades et lecteurs de l'Insurgé à répondre nombreux à notre appel. Cette fête ayant pour but la solidarité des œuvres internationales des Editions anarchistes.

Le Club des Insurgés marche-t-il sur les plates-bandes de quiconque?

Il est allé siéger dans un coin de la périphérie où personne n'a voulu fonder un club. La Glacière n'est pas un quartier central ni chic.

### Du haut d'Aldébaran...

Dans mon article de la semaine dernière, j'ai décrit le phalanstère de Fourier. Les principaux avantages qu'il comptait tirer de cette vie en commun étaient : la suppression des intermédiaires et la disparition de la vie de menage, qui devaient amener la reduction du coût de la vie et l'abolition du salariat.

Si Fourier est le seul précurseur de l'anarchisme qui ait marque un essat de realisation pratique, d'autres individus l'ont également tenté. L'un des plus célébres est Robert Owen, un riche industriel anglais, qui passe plutot pour un communiste, bien qu'il ait été, sans le vouloir, le père du coopératisme. Pour forts, des représentants et gardiens de la | comprendre nettement le coopératisme moderne, il nous est utile de connaître ses theories.

L'une de ses idées les plus chères était l'adaptation et la subordination de l'individu au mileu. Owen pensait que l'in-dividu n'était que ce que le milieu le faisait. Il fallait donc, pour transformer l'individu, le transplanter dans un milieu

convenable. Nous ne pouvons songer à faire ici la critique de cette théorie collectiviste. Nous nous bornerons à faire observer qu'Owen semble avoir méconnu l'influence que peut exercer l'individu sur le milieu. A notre sens, si le milieu détermine en partie l'individu, il est non moins exact que dans une certaine mesure l'individu peut modifier le milieu.

Cette méorie d'Owen le conduisait nécessairement à la négation de la responsabilité, et par conséquent à rejeter toute idée de mérite et de démérite, d'éloge et de blâme. Et, ce qui est plus intéressant, Chaplin nous plaise et enthousiasme, nous | elle le conduisait à l'égalitarisme éconoblases, avec toutes les eaux et essences de | mique. Selon lui, l'individu devait être réla civilisation et de la sur-civilisation, ou tribué suivant ses besoins, et non suivant raffinement et de la primitivité réacquise I ses capacités, puisque celles-ci n'étaient

semblés et rerfectionnés par Renoir, Cé- | Je crois superflu de rappeler que la for- | trop vite, que nous compromettons les fizanne, Rousseau, par la Pawlowa, la Duse, | mule : A chacun selon ses besoins, est la | nances de l'Etat. Il faut, en tout, aller len-

notre à l'époque actuelle. Owen visait, comme Fourier à suppri-Mais il me parait encore plus essentiel et | mer le profit, et par suite le capitalisme. Car il est évident que si chaque industriel vendait ses produits leur prix de revient majoré d'un léger intérêt pour subvenir à ses besoins, il ne s'enrichirait ja-

> Owen pensait arriver à la suppression la création de bons exprimés en heures

Il fit plusieurs tentatives de mise en qu'eux et nous, nous comprenions; plus | pratique de sa doctrine. Celle qui donna le plus d'espoirs de réussite fut son fameux Magasin d'Echange du Travail. Un-Européen fin, vraiment fin, seule- C'était une société coopérative de consommation. Chaque sociétaire apportait le produit de son travail et en recevait le prix évalué en heures de travail qu'il duits équivalents à ce nombre d'heures.

> Le profit était donc supprimé, et le producteur touchait directement l'équivalent de son travail. Le Magasin d'Echange, après avoir

Cet échec a plusieurs causes : D'abord, un grand nombre de sociétai-

à se dire : « Je ne savais pas bien, à res majoraient la valeur de leurs produits. On fut dans l'obligation d'en convais lui dire, au fond, et nous étions tous l'fier l'évaluation à des experts. Ceux-ci, ignorant les théories owenistes sur la valeur, évaluaient en argent les produits, et transposaient ensuite cette valeur en heures de travail, en prenant pour étalon le salaire horaire.

On intervertissait ainsi le système d'Owen; ce n'était plus le travail qui réglait blasé, de telle sorte qu'ils se considérent la valeur des produits, mais bien la vaamicalement parce que les barrières sont leur marchande des produits qui réglait celle du travail.

Ensuite, beaucoup d'adhérents apportaient des produits invendables au dehors. Avec les bons, ils se faisaient livrer des marchandises qu'ils allaient vendre au dehors contre espèces.

Et surtout, la malveillance contribua à ments de films, n délicieux petit livre l'insuccès de l'affaire. Des commerçants que l'on souhaiterait aux mains de tout | londoniens accepterent les bons, qui n'étaient pas nominatifs, en paiement de Hans Siemsen nous raconte, d'une voix leurs marchandises. Avec ces bons, ils dévalisèrent le Magasin, puis lorsqu'il n'y refuserent les bons de travail en paie-

En somme, l'erreur d'Owen était que pour eliminer le profit il fallait abolir la monnaie. En réalité, le troc est le système qui favorise le plus les profits. Une preuve nous en est donnée dans le commerce que font les « colonisateurs » avec les indigènes africains : ils majorent la valeur de leurs produits, et évaluent audessous de leur valeur ceux des indigènes.

Le régime du troc n'est utilement applicable que s'il est universel. Tant que la monnaie ne sera pas abolie, sinon dans tout le monde, au moins dans le pays où nous vivons, il faudra conserver la monnaie dans nos entreprises et relations.

De plus, le système d'Orven ne serait efficient que si le salariat disparaissait, car le salarié n'est jamais propriétaire de ce qu'il produit.

J'exposerai dans un prochain article le Coopératisme moderne.

Cecil GEORGE-FELICE.

### COLONISATION

J'extrais d'un livre, « l'Algérie d'Aujourd'hui », cette page exquise, du plus pur patriotisme et empreinte du plus grand souci de sauvegarder les intérêts matériels et moraux de notre belle France, espérant montrer ainsi à ces turbulents insurgés qui nous lisent que nous sommes partout et toujours le premier pays du

A la lecture de ces lignes, on comprendra l'indignation sainte de l'auteur, qui rapporte le fait suivant: « Un enfant arabe est élevé à la française. Il est intelligent, on l'instruit. Il travaille; on le prépare à Saint-Cyr o il est admis. Le voilà officier. Il fait toute sa carrière en Algérie, aux spahis, depuis le grade de sous-lieutenant jusqu'au grade de colonel. L'âge de la retraite a sonné, et le colonel Ben Daoud qui, pendant 40 ans, a vécu de notre vie, a pratiqué nos habitudes, a été un brave et loyal soldat, a gagné la rosette d'officier de la Légion d'honneur, ést retraité comme colonel français, retourne à la tenie et reprend le burnous! »

Et c'est pour ces gens-là que l'on se bat? Vraiment, c'est à dégoûter d'être colonisateur. Ces Arabes, quand même!

Mais trêve de plaisanteries, voici la page en question, dégustez. C'est une al-

locution adressée en 1894, par M. Canbon, fors d'un voyage dans le Djurdjura, aux instituteurs des écoles kabyles de Tizi-

Ouzou. « Nous n'avons pas pour mission de changer les mœurs et les coutumes du peuple vaincu; nous n'avons que celle de lui rendre notre domination bienfaisante en le rapprochant de nous. Or, un Kabyle à qui nous avons enseigné la langue francaise élémentaire et donné la possibilité d'acquerir un peu plus de bien-être en le mettant à même de tirer quelque chose de plus de la terre qu'il cultive ou du métier qu'il exerce, a reçu de nous ce que nous devons lui donner.

« Vous vous rappelez que j'ai visité vos écoles, il v a deux ans, avec M. Bourgeois, ministre de l'Instruction publique. Si mes souvenirs sont fidèles, c'est chez vous, Monsieur (désignant le directeur de l'école d'indigènes de Tizi-Ouzou) que nous avons entendu expliquer le mot pourtraicture, dans une leçon de français. Il a paru à M. le Ministre et à moi que ce mot ne devait pas être enseigné à un Kabyle. Vous n'êtes pas personnellement responsable, Monsieur l'instituteur, de ce qui s'est passé : vous aviez à vous servir d'un livre que vous n'aviez pas choisi et que vous aviez trouvé entre les mains des enfants.

« Mais il n'en reste pas moins vrai qu'un jeune indigène ne saurait être initié aux finesses de la langue française et amené à distinguer le langage du Moyen Age de celui de la Renaissance, et celui du xvii° siècle du langage moderne. Il doit connaître seulement le langage simple et courant qui lui permettra de se mettre en communication avec nous. Sans cela, je le répète, nous compromettrions, en enlevant aux indigènes leurs goûts primitifs, leur manière de penser et vivre, la do-

mination de la France en ce pays. « Nous poursuivons avec conviction et bonne foi une œuvre que nous savons utile et pratique si elle est bien dirigée; mais nous n'en commençons pas moins à voir que nous sommes peut-être allés tement et avec sagesse, en se rendant compte constamment des résultats acquis et de leur nature. Par le fait même que les Kabyles sont susceptibles d'un certain developpement intellectuel, il faut nous défier des armes que nous pourrions mettre à leur disposition. »

> (Pages 262-263.) P. c. c. A. LAPEYRE.

« Une!... Deux!... Une!.., Deux!,.. Les voilà, les défenseurs de la Patrie menacée par la révolution. Ils avancent... drapés de leur insolent crétinisme, cintrés de leur complet bleu, fesses rebondies, faisant sonner sur le pavé, talons et solides

Il est enfin formé le fameux faisceau des anciens combattants.

Monsieur Taittinger, soyez satisfait, vous avez mérité de la patrie. Demain... que la menace revolutionnaire s'accentue, c'està-dire, si, las de traîner leur misère et leur esclavage, les prolétaires de ce pays tentent d'exiger leur droit à la vie, à la manière des super-patriotes italiens, usant de la matraque, du revolver, voire même du couteau, comme de simples escarpes, ces messieurs nous imposeront avec la douce violence qui leur est chère, le respect de la chose établie.

Fort bien!... c'est évidemment un beau programme.

Monsieur Taittinger, souffrez une petite critique et un petit conseil.

Tous comptes faits, voyez-vous, vous me semblez avoir oublié une chose... oh! insignifiante!... mesquine!... « La Rue Damrémont!!! Et puis, Mussolini est plus intelligent... oh beaucoup! au lendemain de l'assassinat de Matteoti il n'alla pas bambocher à la taverne de Turin!

Voyez-vous, Monsieur Taittinger, le lendemain d'affaires semblables il faut rester chez soi, car lorsque sortant de l' « Adrien's bar » on se rend à l'enterrement de victimes (par vous subornées) l'on risque de faire de bien mauvaises rencon-

Enfin, c'est votre affaire. Mais tout de même c'est bigrement em...bêtant vous

Tenez! contentez-vous donc de jouer à la petite guerre chez vous avec des sodats de plomb... ce serait plus prudent pour vos « troupes » et pour vous! Car nous ne nous laisserons pas faire!

E. Armand, Qu'est-ce qu'un anar-

chiste .....

Gabriel CORDOIN.

## UN GRAND DISPARU Elemir Bourges

Les lettres françaises, et surtout la pensée libre, celle qui sait s'affranchir des préjugés étouffants, celle qui ne craint pas de s'attaquer aux idoles et à certaines entités des plus solidement établies, viennent de perdre l'un de leurs plus éminents représentants : Elémir Bourges.

Ce grand talent est presque inconnu, et le gros public ignore même jusqu'à ce

Mais ce qui est surprenant, c'est que cette œuvre superbe ne se soit pas répandue dans nos milieux.

Car Elémir Bourges s'apparente idéalement à nous, bien que son nihilisme, qui procède d'un pessimisme aussi profond que celui de Schopenhauer, dépasse notre anarchisme. Je sais bien qu'il fut publié dans un numéro de novembre 1924 du Libertaire, au sujet du suicide d'une jeune anarchiste, que le pessimisme est incompatible avec l'anarchisme. Mais, à cette théorie, j'opposerai l'exemple de Georges Palante, qui fut un grand pessimiste et un anarchiste convaincu. J'y ajouterai cette phrase que je puise dans le dernier numéro de l'En-Dehors :

« Juger de la façon de se comporter « d'un compagnon ou d'une compagne, « selon TON critère de la vie anarchiste, « et non selon LE SIEN ou LA SIENNE, « c'est faire besogne de législateur ou de « légiférant, mais non pas d'anarchiste. « Alors, toi QUI JUGES, pourquoi te dire « anarchiste? »

Et il demeure qu'aucun écrivain anarchiste ne refuserait de signer un grand nombre de pages d'Elémir Bourges.

Mais que pourrais-je mieux faire, pour vous donner un aperçu de la philosophie de Bourges, que vous citer le passage de l'admirable article que Le Temps lui consacre, sous la plume de P. S.?

« Le pessimisme d'Elémir Bourges est « radical et absolu. Il s'affirme dans tous « ses ouvrages. La Nef est destinée à mon-« trer que l'héroïsme d'un Prométhée est « inutile, et que l'humanité ne peut être « sauvée. Les Oiseaux s'envolent aboutis-« sent dans le dernier chapitre à une vi-« rulente profession de foi nihiliste du « grand-duc Floris et de son ami le doc-« teur Manès, où rien n'est épargné : ni « l'art, ni la science, ni la religion. Tous « les piliers de l'Etat, le savant, le juge, « le prêtre, le soldat, ne sont que des ba-« ladins et des masques. Le progrès est « une chimère. Tyrannies et démocraties « se valent. Le monde est bâti sur la « force. La loi de la nature est le meur-« tre. Dieu même nous est représenté « comme un Moloch. La raison est im-« puissante, les mathématiques mêmes « ne sont que tautologie ou extravagance « méthodique, la morale n'existe pas : « beauté, conscience, héroïsme, vertu, « rien que des mots! Et quel pire voleur « que l'Etat? Tout est incompréhensi-« ble. L'attraction de Newton n'est qu'une « qualité occulte (il y a du vrai, mais « Einsten y a remédié). Partout le mys-« tère, partout la nuit. Malédiction sur « toute vie, dont la souffrance est l'uni-« que salaire. Suivant les expressions de « Macbeth, la vie n'est que la sinistre « farce d'un pauvre comédien éphémère, « un conte dit par un idiot, plein de fra-« cas et de furie, et qui ne signifie rien. « Todo es nada. Floris conclut par une « invitation au Néant, et il meurt en ef-« fet. La conclusion logique ne peut être « que le suicide.

« Elémir Bourges, malgré cette philo-« sophic excessive, reste un admirable « écrivain. C'est surtout un tragique, et il « a coulé dans une forme flaubertiste une « matière shakespearienne. La scène du « pardon d'Isabelle mourante, dans les « Oiseaux s'envolent, est vraiment su-« blime. La Nef est un peu moins réus-« sie : ce grand drame symbolique et « cosmogonique n'égale ni le Prométhée « d'Eschyle, ni la Divine comédie, ni « Faust, ni la Tentation de saint Antoine, « quoi qu'on en ait dit parfois. Mais les « deux grands romans de Bourges sont « merveilleux, et le second surtout est un « chef-d'œuvre. — P. S.

Cécil F. NAINSOUTA.

Le Gérant : André COLOMER

Imprimerie Spéciale de l'Insurgé

## LIBRAIRIE DE "L'INSURGE"

#### Remise de 10 % aux abonnés du journal

La Librairie de l'Insurgé, qui publie ci-dessous une liste de quelques-uns de ses livres, est en mesure de fournir, dans le plus bref délai, tous les ouvrages intéressant les lecteurs du journal. Nous avons eu quelques difficultés pécuniaires et surtout un manque de temps pour l'organiser; mais avec un peu de bonne volonté de la part de nos correspondants, et un effort persévérant de notre côté, son fonctionnement est au point.

Envoyez-nous vos commandes nombreuses : vous nous permettrez ainsi de nous développer et de faire vivre l'Insurgé.

#### QUELQUES LIVRES A RECOMMANDER:

E. Armand, Les ouvriers, les syndi-E. Armand, Ainsi chantait un Encats et les anarchistes..... 0 30 Dehors (poèmes)..... 10 » E. Armand, L'initiation individua-Brochures liste ..... E. Armand, L'Illégalisme anar-Georges Vidal, La Halte (poèmes). chiste ..... Georges Vidal, Commentaires.... E. Armand, La Vie comme expé-André Colomer, A nous deux, Parience ..... trie ..... 10 Pierre Chardon, Ce qu'est la Patrie Mario Mariani, Un pauvre Christ... A. Libertad, La joie de vivre..... Georges Darien, Le Voleur..... Emma Golman, La tragédie de l'é-Eugène Le Roy, Mademoiselle de la mancipation féminine..... Ralphie ...... Eucher, Ce que sont les anarchistes Stendhal, De l'Amour..... individualistes ..... André Lorulot, Crime et Société... G. de Lacaze-Duthiers, Les vrais Jules Valès, L'Insurgé..... révolutionnaires ..... Han Ryner, L'Individualisme dans André Colomer, Bonomini contre l'Antiquité ..... -3 50 le fascisme..... Han Ryner, Dialogue du mariage Han Ryner, Les Artisans de l'avenir Han Ryner, Le Drame d'être Deux. Han Ryner, Causerie sur la sagesse Han Ryner, Des diverses sortes Han Ryner, Les Voyages de Psyd'individualisme ...... chodore ..... 30 » Han Ryner, Claude Tillier ..... E. Armand, A l'Encontre du bon-Han Ryner, Philosophie d'Ibsen.. sens ..... Han Ryner, Dieu existe-t-il. ?....

# AU FOYER VÉGÉTALIEN

40, rue Mathis, PARIS (Métro Crimée)

Dimanche 29 novembre, à 14 h. 30 : « Mon action », par Banville d'Hostel. Jeudi 3 décembre, à 20 h. 30 : « Sur le Radium », par Costes.

Vendredi 4 décembre, à 20 h. 30 : « La plus grande force ou l'empire sur soimême », par Caudron, pasteur. Vendredi 11 décembre, à 20 h, 30 : « La

désagrégation de la famille », par D' M. Pelletier. Vendredi 18 décembre, à 20 h. 30 :

« Nietzsche et la Société », par Charles Wolff.

Vendredi 25 décembre, à 20 h. 30 : Causerie en espéranto, par Guerma.

#### Fédération des Jeunesses Syndicalistes de la région parisienne

Mercredi 2 décembre, à 20 h. 30, Maison des Syndicats, 18, rue Cambronne (métro Cambronne). Grande conférence Sur le .salariat moderne, par Marcel Grange, des J. S.

Appel à toutes les Jeunesses syndicalistes et sympathisants d'assister à cette conférence éducatrice.

Grande matinée artistique dimanche 13 décembre 1925, à 14 h. 30, 10, rue Dupetit-Thouars, Paris-III". Partie de concert avec le concours des chansonniers d'avant-garde. Partie théâtrale jouée par le Groupe des J. S. de Sèvres. L'entrée des enfants accompagnés est gratuite.

Groupe des Insurgés

Prix d'entrée : 2 fr. 50.

de la rive gauche

Réunion, vendredi 27 novembre, à 20 h. 30, Salle du Rocher (boulevard Saint-Germain en face le métro Odéon). Allocution par O. Fichet et Cecil Nainsouta. Ce que sera le groupe. Son action.

Tous les camarades anarchistes et particulièrement le camarade Chéron, sont cordialement invités.

## Ecole du Propagandiste Anarchiste

COURS DE LA SEMAINE Les cours commencent à 20 h. 30.

Lundi. — Cours de français, illettrés et étrangers, par Henriette Piguet, au restaurant végétarien, 180, rue de Tolbiac (métro : Italie).

Mercredi. — Cours de littérature, par Fabien Ferran, au Faisan Doré, 28, boulevard de Belleville (métro : Ménilmon-

Jeudi. — Cours de chimie élémentaire, par Glehman. Vendredi. — Cours de diction oratoire,

par Raoul Odin, au restaurant, 4, rue de Ménilmontant (métro : Ménilmontant). P.-S. — Camarade demandé d'urgence pour assurer le cours de sociologie, suspendu faute de professeur. Ecrire à Ché-

ron, à la Solidarité, 15, rue de Meaux. Groupe Idiste anarchiste

Afin de permettre aux camarades de se faire une opinion par eux-mêmes sur la question de la langue internationale, le groupe leur enverra un manuel d'Ido et un manuel d'Esperanto, de chacun 32 pages, contre 0 fr. 75 en timbres adressés à « Emancipanta Stelo, Libertaria Secio-

no », 35, rue Charlot, Paris (III°). Le groupe rappelle que le cours gratuit d'Ido de la Bourse du Travail de Paris a lieu tous les vendredis à 20 h. 15, salle A des cours professionnels.

### Cercle Anarchiste du 18°

Salle Hermenier, 77; boulevard Barbès, mardi 1er décembre, à 20 h. 30. Débat public et contradictoire sur : Pour et contre la Révolution. L'organisation économique des Anarchistes après la Révolu-

Nous invitons cordialement et faisons un appel particulier aux camarades partisans de l'insurrection et de la révolution pour qu'ils viennent contradictoirement apporter leur point de vue.

Entrée libre. Liberté d'expression as-

#### AULNAY-Sous-BOIS

Appel à tous les anarchistes et sympathisants pour la réunion du groupe qui aura lieu vendredi 27 courant, à 20 h. 30, salle Ednaud (face l'Hôtel de Ville).

#### LYON

Les camarades libertaires désireux de participer à une affiche contre les menées impérialistes du gouvernement français sont priés de se trouver samedi 25 décembre, à 8 h. 30, à l'Unitaire, rue Boileau, Lyon.

#### MARSEILLE Groupe d'Etudes Sociales

Dimanche 29 courant, à 5 h. 30, salle Canals, 11, bd Dugomier, 8° conférence publique et contradictoire du G. E. S. Où en est la science métapsychique? par le Docteur Monteux. Bibliothèque.

#### Lecteurs assidus

0 30

0 15

0 20

0 15

0 10

0 50

Envoyer commandes et leur montant à

0 30 Serru, 259, rue de Charenton.

Abonnez-vous à l'Insurgé : vous y gagnerez et vous permettrez à votre journal d'équilibrer son budget.

#### Abonnés de la première heure

Votre abonnement expire au cours de ce mois de novembre. Hâtez-vous de le renouveler si vous voulez continuer à recevoir votre « Insurgé ». Nous allons perfectionner notre

service d'administration. Encouragez nos efforts par votre assiduité et votre régularité.

L'Insurgé et son Club vous donneront entière satisfaction.